ECOLOGISTE

RADICAL

MUNICIPALISTE

SOLIDAIRE

FEMINISTE

LE MANIFESTE

D'ALTERNATIVES & AUTOGESTION

REVOLUTIONNAIRE

ALTERNATIF

DEMOCRATIQUE

AUTOGESTIONNAIRE

alternatives autogestion

janvier 2024

On dit que nous sommes des rêveurs. Eh bien, donc, nous sommes des rêveurs. Et pour cette raison, nous sommes invincibles !

Sous-Commandant Marcos

Il faut toujours viser la lune, car même en cas d'échec, on atterrit dans les étoiles.

Oscar Wilde

Nous dédions ce recueil à notre camarade Alain Marcu, récemment disparu, qui a contribué à ce que nous soyons qui nous sommes.

L'UTOPIE EST LE RESSORT DE L'HISTOIRE

L'observation objective de la société conduit à la nécessité des solidarités, de favoriser les mouvements en faveur de la mise en commun universelle et donc à s'opposer à son exact contraire : la privatisation universelle.
Intérêt général ou intérêt privé, telle est l'alternative dégagée dès l'Antiquité par Aristote qui établit la différence fondamentale entre la République et son seul contraire : le despotisme.
Tous ce qui résiste et s'oppose à la soumission est systématiquement dénigré, alors que l'impudence des plus grosses fortunes privées, notamment des 70 premières, possédant autant que les 3,5 milliards les plus pauvres de la planète est considérée comme étant l'ordre naturel des choses.
Mais désormais, cette donnée caractérise la situation politique et sociale à l'échelle de la planète toute entière. Les pauvres, par instinct de survie, affrontent les pires dangers pour tenter d'échapper au sort auquel les a désignés la prédation colonialiste des siècles derniers. Personne ne les empêchera jamais de risquer la mort contre une petite chance de vivre.
Pour celles et ceux qui pensent qu'une autre perspective existe, il est prioritaire de s'attaquer aux causes des migrations, c'est-à-dire la question décisive de l'aide aux pays pauvres pour sortir de l'extrême dénuement dans lequel ils sont englués, car souvent pillés par le colonialisme.

Le principe de libre circulation

Traiter le problème migratoire actuel à partir du droit fondamental à la libre circulation des personnes, serait-il le gage de l'antiracisme inattaquable d'une humanité bienveillante ?
La réponse n'est pas aussi simple qu'on peut le penser, parce que nous sommes confrontés à des questions concrètes, aussi bien pour les pays qui accueillent que pour ceux dont une partie de la population tente avant tout d'émigrer.
Le principe de la libre circulation étant posé, il ne faut pas perdre de vue qu'une grande partie des immigrés qui réussit à vaincre les risques mortels d'un invraisemblable périple, vit dans des taudis, travaillent dans des conditions indignes, ne peut exercer ses droits. Il faut, cela va de soi, des moyens humains et financiers pour l'accueil des migrants et, inséparablement, une politique qui les traite comme des citoyens à part entière.

Il faut être conscient que l'apport de l'immigration enrichit les pays accueillants alors que le départ massif de leurs ressortissants appauvrit les pays d'origine. Ils sont souvent les plus jeunes et, plus qu'on ne le pense, les plus cultivés et formés. Autrement dit, s'il faut, par principe, sans hésiter, accueillir et protéger tous ceux qui fuient les guerres ou les dictatures, au nom de droit d'asile, il ne faut pas perdre de vue que l'immigration du travail constitue une véritable saignée pour les pays pauvres.

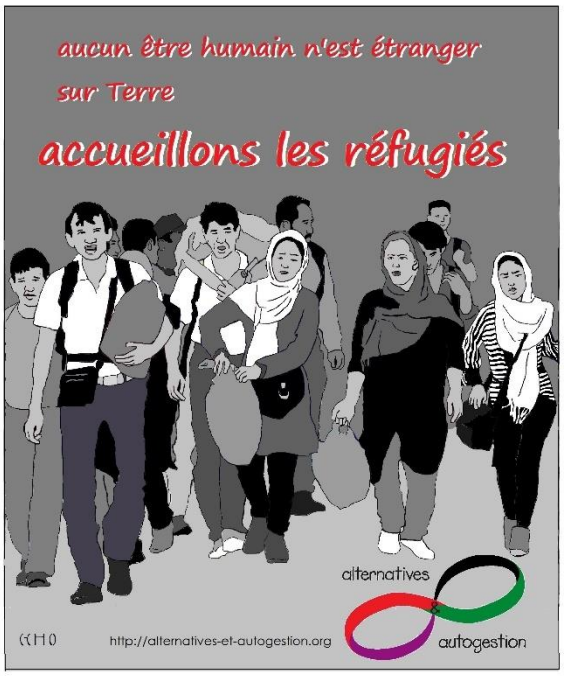
Le rôle de l'école de la République

Les migrants d'aujourd'hui n'ont pas nécessairement envie de rester. Ils préfèreraient même pouvoir vivre où ils sont nés, ne pas partir de chez eux. Comme beaucoup, mon histoire personnelle résulte de cette dimension humaine centrale.
Pour mon père, au premier quart de XXe siècle, quitter le lac de Garde était provisoire, le temps de gagner un peu d'argent et, le plus vite possible, rentrer chez lui. Etant donné qu'il n'a pas eu le choix et que son espoir d'émancipation financière reposait sur le statut de mineur de fer, il avait assez peu de chance d'atteindre son objectif. Il est donc resté et, du coup, je suis français comme mes enfants et petits-enfants le sont.
Ne tournons pas autour du pot, l'expression « *nous devons tendre la main* » résume parfaitement notre devoir humain aujourd'hui car : « *Quand on a une vie meilleure que les autres, on construit une table plus longue, pas une clôture plus haute* ».

Construire l'humanité politique

C'est dans cet esprit que mes parents m'ont élevé et que nous avons éduqué nos enfants, mais l'école de la République a aussi pleinement joué son rôle. C'est dans la famille que l'apprentissage de la vie sociale commence et à l'école qu'il se poursuit. Tout peut se consolider mais aussi se brouiller et s'altérer.

La période actuelle est marquée par une réelle altération des rapports humains. Nous avons à construire l'humanité politique dans l'esprit qui animait le père dominicain Jean Cardonnel proclamant : « *Il y a un point commun entre l'insuffisance révolutionnaire des révolutions et l'enlisement religieux de la foi : c'est le manque d'humanité* ».
Nous sommes dangereusement enlisés dans le « *manque d'humanité* », dans le chacun pour soi, dans le regard haineux porté sur l'autre, « *l'étrange étranger* », celui qui a eu le tort de naître du mauvais côté du Danube ou de la Méditerranée.



Cet humain qui n'en est pas vraiment un, comparé aux « *vrais Français* », souvent fils ou petits-fils de « *macaronis* », de « *pollacks* » ou de « *bougnoules* », sans oublier nos autres semblables du Portugal, d'Espagne et d'ailleurs !
Lors d'une discussion, avec mes petits-enfants pour leur donner à comprendre de façon simple la situation politique actuelle, comme cela se faisait au cours des veillées d'antan, je leur ai raconté l'histoire vraie qui a fait notre monde. En substance je leur ai dit :
« *Aux temps lointains de la jeunesse de la Terre, on voyait paître les dinosaures*

herbivores que croquaient avec délectation leurs congénères carnivores tandis que se chamaillaient les autres espèces, néanmoins d'accord sur l'essentiel, à savoir que rien ne devait changer.
Pendant ce temps fonçait droit sur eux tous, sans distinction d'espèces, une météorite lancée à plusieurs dizaines de milliers de kilomètres à l'heure qui allait irrémédiablement tout détruire ».
Cette métaphore et les effets cataclysmiques du télescopage d'il y a 65 millions d'années ne trouverons pas de comparaison dans la vie réelle contemporaine.
Tout d'abord parce que nous avons à détourner non pas la trajectoire d'une météorite mais une tendance politique malsaine pouvant causer la perte de la société démocratique. C'est donc possible ! c'est à notre portée, à condition de considérer que toutes les structures anciennes, dont la mission historique était précisément d'éviter l'abîme, ont gravement failli.

Réinvestir le champ social

Au point que, par millions, ouvriers, employés, jeunes… se sont détournés, et certains se sont abandonnés à l'abstention et à une certaine apathie revendicative. Mais un mouvement d'ampleur peut mettre au premier plan, le besoin d'une politique privilégiant l'affectation des moyens considérables dont la société dispose, au service du pouvoir d'achat, du travail, des salaires, de la santé, de l'école. Nous devons apprécier à ce titre, le sens et la portée du mouvement d'ampleur autour de ce qu'il est convenu d'appeler « *la réforme de la retraite* » et qui pose désormais la question d'une réorientation politique radicale.
Seule cette réorientation politique peut freiner et, finalement, réduire en cendres la fatalité à laquelle, à jets continus et puissants, on nous somme de nous soumettre.
Si beaucoup reste à faire, réinvestir le champ social est une priorité. Tout bien considéré, seule une démarche rassembleuse permet d'en atteindre l'objectif autour des valeurs d'égalité, de citoyenneté et de solidarité.

Se placer du côté du peuple, c'est promouvoir sa dignité et donc lutter pour les droits universels de tous les êtres vivants.
Nous avons à faire face à une sorte d'obsession de l'identité qui étouffe sous son poids la valeur d'égalité si chère à notre nation, si chère à ce qui fonde la République.
Partout en Europe, l'extrême-droite progresse et le vivre-ensemble est menacé par le chacun pour soi. Je croyais passé le temps des boucs-émissaires, il n'en est rien. Pour le moment la campagne idéologique consistant à prétendre que la racine du mal est dans « *les flux migratoires* » est majoritaire et d'abord dans la tête des pauvres et des ouvriers abandonnés par la conscience de classe.

La cause aveuglante et pourtant invisible pour le plus grand nombre, est le règne écrasant et sans vergogne de la finance.

Ne pas composer avec l'extrême-droite

Pour ceux qui se retrouvent dans nos combats, il est établi que la main d'œuvre

immigrée n'est pas responsable des dures difficultés que rencontrent les salariés et ceux-ci ne sortiront pas de l'ornière en espérant contenir, et encore moins interrompre, la migration des pauvres, les réfugiés victimes des guerres et des catastrophes climatiques.

Il est vital pour l'avenir immédiat du monde, de l'Europe et de la France, de ne pas céder, de ne pas composer avec l'indigne et stupide attaque de l'extrême-droite, à laquelle participe une bonne partie de la droite et, hélas, une frange de la gauche elle-même, celle qui devrait avoir la pudeur de baisser les yeux compte tenu de ses trahisons et capitulations.
Il s'agit de défendre les droits fondamentaux de l'humanité au rang desquels figurent la liberté de circulation mais aussi, et inséparablement, l'égalité des droits sociaux pour tous.

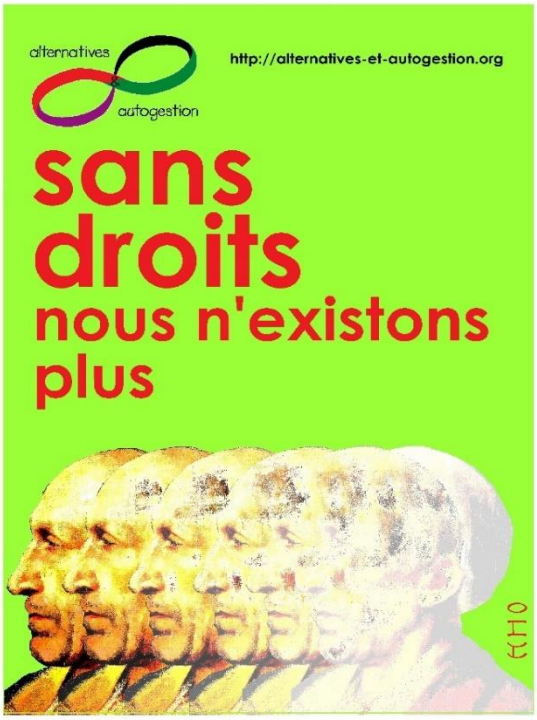
Sans en exagérer la force, une idée se fraie difficilement mais réellement son chemin, selon laquelle, tant qu'il n'y aura pas de rupture nette avec le capitalisme, rien ne changera.

La voie semble bien devoir reposer sur un pacte avec, au cœur, l'humain. Cela implique s'opposer à la férocité du système, la sortie déterminée du néo-libéralisme et de ses mécanismes de dérégulation, de compétition sauvage entre les individus et les peuples, d'affrontement des groupes humains d'ici et d'ailleurs. La solution passe par l'extension des droits pour tous, la protection élargie, la reconnaissance des statuts salariaux stabilisés, la formation permanente, la démocratisation au travail comme dans la cité.

Et nous voilà au cœur du débat sur l'utopie. Avant tout, n'est-il pas important d'apprécier l'état de ce concept dans l'esprit de nos contemporains pour relever la difficulté majeure à laquelle nous sommes confrontés ?

Le socle de la société humaine

« *C'est de l'utopie* » est l'argument principal qui nous est opposé. L'utopie parce qu'elle n'aurait aucun fondement sérieux peut, à la rigueur, nous aider à rêver mais pas devenir le socle de la société humaine. Très souvent, ceux qui luttent pour l'émancipation participent sans s'en rendre compte à réduire l'utopie au rang d'une simple rêverie et s'excuse de leur audace en disant « *c'est peut-être un peu utopique…* »



L'utopie est réduite à une excuse au lieu de conduire l'action contre le capitalisme néolibéral qui n'est pas le seul système possible. Nous n'y sommes pas condamnés mais il faut agir plus et mieux car nous assistons à un accroissement de la pauvreté désormais structurelle, durable, qui se transmet de génération en génération, sans issue prévisible et plus personne n'est à l'abri.

Certes, c'est toujours à partir des plus fragiles et des bas salaires que se renforcent les nouvelles vagues de pauvres, mais les autres, ceux qui gagnaient plutôt bien leur vie, il suffit de la perte d'un travail, même de courte durée, et c'est le toboggan vers l'abîme.

Tout le monde est menacé

Les couches moyennes sont désormais frappées par la précarité et entrent dans l'antichambre de la pauvreté dont elles se croyaient épargnées.
La pauvreté n'est plus du tout un phénomène marginal. Tout le monde est menacé et tout l'équilibre social s'en trouve ébranlé. Si nous nous abandonnons au chacun pour soi, alors s'installera une culture de l'indifférence face au malheur des autres.
La pauvreté, c'est d'abord une question de revenus insuffisants pour vivre décemment mais aussi d'impasses de plus en plus nombreuses : le mal logement jusqu'à la rue avec femme et enfants, la maladie parce que le pauvre ne peut plus se soigner et devient souvent contagieux…
Très rapidement et en grand nombre, les gens peuvent devenir pauvres et cela peut prendre beaucoup de temps pour ressortir du puit sombre et cruel de l'exclusion.
Pour autant, si la société se paupérise, cela ne veut pas dire qu'elle est pauvre. Le nombre de pauvres est en augmentation mais le nombre de riches aussi et en très forte augmentation pour ces derniers
.

Dans un effrayant paradoxe, la France compte neuf millions de pauvres et détient le record d'Europe du nombre de millionnaires. Nous sommes un pays qui se paupérise alors que sa richesse a augmenté.
Cinquante ans après les utopies de Mai 68, nous devons, plus que jamais, rêver à la perspective de sortie de la pauvreté et placer au cœur de la riposte les pauvres eux-mêmes, car pour eux se pose moins la défense des acquis sociaux que des moyens de la survie.
L'utopie à portée de main est de rassembler le peuple, de rassembler l'humanité, de la commune à la planète toute entière autour d'une aspiration exprimée partout et sous toutes les formes : pour être bien dans sa vie, il faut simplement pouvoir suffisamment manger et boire sainement, avoir un toit et un environnement sain, de l'air et de l'eau non pollués, aller et venir où bon nous semble, s'exprimer en toute liberté, exercer un métier qui nous plaît, aimer et rêver.
Utopie ? Eh bien OUI ! Alors expliquons d'abord ce qu'est l'utopie.

Ce qu'est l'utopie

Le mot a été inventé par Thomas More, référence absolue en matière de morale et de politique. Sujet de Sa Majesté le Roi d'Angleterre, il publie en 1516 *L'Utopie ou Le Traité de la meilleure forme de gouvernement* qui se présente en deux parties.
La première est une critique des ambitions princières, de la guerre, de la vie de cour, des lois injustes, de la pauvreté, c'est-à-dire de la chrétienté au début du XVIe siècle.
La seconde décrit la vie des habitants d'une île imaginaire appelée Utopie, ce qui, en grec, signifie « *nulle part* ».
La société d'Utopie ne connaît pas la propriété privée : en ce sens, on peut dire que c'est une société communiste.
Tous les hommes sont égaux et les femmes censées être traitées comme les hommes. Les familles vivent au sein de clans, dirigés par le plus vieux des hommes, à moins qu'il ne soit sénile.

Chacune des villes est administrée par un Conseil élu, tandis qu'un Sénat dirige l'île. Les affaires politiques sont traitées par discussion publique. Les Utopiens n'ont pas de religion spécifique et leurs lois interdisent de persécuter les individus pour des motifs religieux.
Ce que défend « *L'Utopie* », c'est l'ouverture d'esprit, l'aptitude à l'expérimentation et à la discussion pour améliorer la société.
Plus que toute institution nouvelle, c'est un état d'esprit que propose Thomas More. Ne sommes-nous pas, cinq siècles plus tard, toujours au défi de Thomas More ?

L'utopie partagée

Ceux qui le pensent ont devant eux un chantier exaltant. Les autres cèdent encore pour l'instant aux vieilles lunes régulièrement ripolinées par les faux modernes, visant à leur faire croire que le vieux monde, mollement combattu, est en passe d'être, petit à petit, mis au tombeau. Pour preuve, « *l'audace* » des politiques mises en œuvre depuis des décennies dans une inflexible réalité toujours au détriment des moins chanceux et en faveur de ceux qui ont déjà tout, jusqu'au superflu.

L'utopie partagée est, à bien y regarder, le ressort de l'Histoire car c'est bien connu, si on rêve seul, ce n'est qu'un rêve, mais lorsqu'on rêve à plusieurs, c'est déjà une réalité.
Le futur appartient à ceux qui rêvent et défendent la beauté de leurs rêves.
Et puisque, pour Jean Ferrat, « *le poète a toujours raison* », alors rêvons avec Aragon :

« *Un jour pourtant, un jour viendra couleur d'orange*
Un jour de palme, un jour de feuillages au front
Un jour d'épaule nue où les gens s'aimeront,
Un jour comme un oiseau sur la plus haute branche ».

Alain Amicabile

L'AUTOGESTION AU CENTRE DE NOTRE DE VIE

Nous sommes un petit groupe de militant-e-s engagés dans un mouvement qui porte le nom de Alternatives et Autogestion. Les uns sont actifs dans des mouvements politiques plus importants que le nôtre (la double appartenance étant possible) ; d'autres s'activent dans des collectifs citoyens.
Nous avons également un passé commun dans une organisation à savoir le ¨PSU pour qui l'Autogestion n'était pas uniquement un slogan, mais un concept à la fois simple, une valeur qui nous fait vibrer et continue à nous passionner.

Le But de cet ouvrage n'est pas d'assommer nos lectrices et lecteurs par nos certitudes, ni de répondre à toutes les questions et les interrogations qui traversent la société.
Nous n'avons pas prétention de tout savoir, loin de là.

Car nous sommes méfiants vis-à-vis de ces "penseurs" qui veulent apporter des réponses à tous les défis qui traversent le monde d'aujourd'hui. Ils ont réponse à tout, et tout le monde aura très vite oublié ce qu'ils ont voulu affirmer. Pour nous il s'agit donc à travers nos parcours respectifs, nos expériences, de faire "goûter" la saveur de ces deux mots clefs :

« ALTERNATIVES et AUTOGESTION »

Des ALTERNATIVES à un mode de pensée, à une manière de s'éduquer, de se cultiver, de produire, de consommer, de prendre soin de son corps, de respecter l'autre, de préserver notre environnement, etc....
Ceci peut et doit se réaliser à travers un concept simple et exigent L'AUTOGESTION.
En d'autres termes le pari consiste à passer du stade de consommateur à un rôle d'acteur.

C'est dans cet esprit que nous vous invitons à partager les constats, les questionnements de notre société actuelle, de prendre connaissance de nos parcours respectifs et des propositions, des projets qui en découlent.

Une fois encore nous insistons sur le fait qu'il ne s'agit pas de leçons de militantisme, mais peut-être (nous l'espérons) de lueurs d'espoir susceptibles de préfigurer " autre chose " et de de faire un choix entre :

GOUVERNER - DIRIGER – IMPOSER
OU ANIMER-COORDONNER EN DEVENANT ACTEURS

Telle est à mon avis la question qui se pose **à notre** société **aujourd'hui.**

Les constats sont affligeants **:**

- La crise est à la fois écologique, sanitaire et sociale.
- La soif de pouvoir, la recherche de gains, de profits sont devenus des plaies ouvertes.
- Le désabusement, la démobilisation se sont installés.
- Les mouvements de révoltes à la fois significatifs, mais souvent incohérents provoquent une véritable frénésie d'actes de répression... de rappels à l'ordre !!!
- Les élections n'intéressent pas grand monde, en dehors de celles et ceux qui veulent en profiter et d'autres restant attachés aux vieux schémas et incapables de se défaire de cette attraction.
- Certes il y a des lueurs d'espoir.
- Certains discours (il faut l'admettre) sont séduisants : mais il reste le fossé entre Le dire et Le faire.
- Il y a des activités, des expériences qui fleurissent partout et qui démontrent au quotidien que c'est possible de :

- Cultiver autrement
- S'éduquer autrement
- S'enrichir de connaissances
- Se loger autrement
- Se partager le pouvoir, l'avoir et le savoir.

Être actif, travailler autrement, être rémunéré pour pouvoir vivre et non survivre.
En un mot vivre autrement c'est non seulement nécessaire, mais possible, ça existe.

- Il existe en effet de multiples pratiques de personnes engagées dans des organisations ou des mouvements informels qui réfléchissent, s'engagent, luttent, résistent, s'entraident. Ce ne sont pas "des îlots de résistances à la marge", mais des prémisses à un autre monde.
- rien n'est perdu loin de là.

Je viens de retrouver quelques idées énoncées par Pierre Mendès France qui restent toujours d'actualité. Il disait notamment : *"La démocratie ne consiste pas à mettre épisodiquement un bulletin dans l'urne, à déléguer les pouvoirs à un ou plusieurs élus, puis à se désintéresser, s'abstenir, se taire pendant 5 ans.*
Elle est action continuelle du citoyen, non seulement sur les affaires de l'Etat, mais sur celles de la région, de la commune, de la coopérative, de l'association, de la profession. Si cette présence vigilante ne se fait pas sentir, les gouvernants, les corps organisés, les fonctionnaires, les élus en butte aux pressions de toutes sortes de groupes, sont abandonnés à leurs propres faiblesses et cèdent bientôt, soit aux tentatives de l'arbitraire, soit aux routines et aux droits dits acquis. Le mouvement, le progrès ne sont possibles que si une démocratie généralisée dans tout le corps social imprime à la vie collective une jeunesse constamment renouvelée. La démocratie n'est efficace que si elle existe partout et en tout temps.

En définitive il est urgent, vital de revenir à l'essentiel en ce qui concerne notre Cité.
N'oublions pas que la terre ne nous appartient pas mais que nous appartenons à la terre.
- Prenons-en compte les besoins vitaux des personnes qui peuplent notre planète.
- Suscitons, permettons à chacune et chacun qui nous entoure de s'épanouir pleinement dans le respect d'une solidarité collective et la recherche permanente du bien commun.

Roger WINTERHALTER

DE L'IMPORTANCE DES RACINES

Dans un forum, en juin 2017, à l'époque suivant la création d'Alternatives et Autogestion, des militants échangeaient sur le thème « Quel est notre rôle ».

Il y avait là, Layla, Alain, Jean, Anne-Marie et d'autres encore…Voici, sans en préciser l'auteur, puisque l'ensemble est collectif, quelques phrases piochées ici et là, qui expriment le pourquoi du comment.
Ces questionnements, posés ici en vrac, sont toujours d'actualité :

- Comment peut-on faire vivre une structure nationale quand nos envies et nos besoins sont de se concentrer sur les alternatives locales.
- Une chose difficile, c'est la convergence des luttes. On court de tous les côtés, chaque chose est passionnante. Il y a bien des convergences, elles sont à l'intérieur des gens qui participent à différentes luttes.
- L'autogestion aura besoin d'expérience et de clarté pour s'exprimer. Après, on ne dirigera rien…
- Sur le lien national-local : C'est collectivement que nous élaborerons les réponses aux questions que l'on se pose. Nous nous inspirerons des luttes, sur les sujets qui nous préoccupent ou d'autres, menées ailleurs, discutées avec nos divers partenaires et adaptées à nos réalités locales. D'autre part, c'est à partir du retour et de l'analyse des activités locales que nous pouvons construire, améliorer, consolider notre « corpus d'idées » qu'il sera souhaitable de partager et de confronter avec d'autres expériences. Et pour cela, un échelon national peut être souhaitable et nécessaire.
- Sur le plaisir à faire : Ne serait-il pas intéressant, pour avancer collectivement, de se demander ce qui créé ce plaisir, s'il est partagé et de si c'est le même pour tous ?
- J'ai le sentiment qu'il est important d'être présent, car l'autogestion ne semble pas être la tasse de thé de grand monde et si nous disparaissons, qui en parlera encore ?
- Au fur et à mesure de la discussion, je me rends compte que faire vivre le mouvement à l'échelon national, c'est d'abord être actif au niveau local. On ne peut pas faire l'inverse en fait, sinon ça n'a pas de sens.

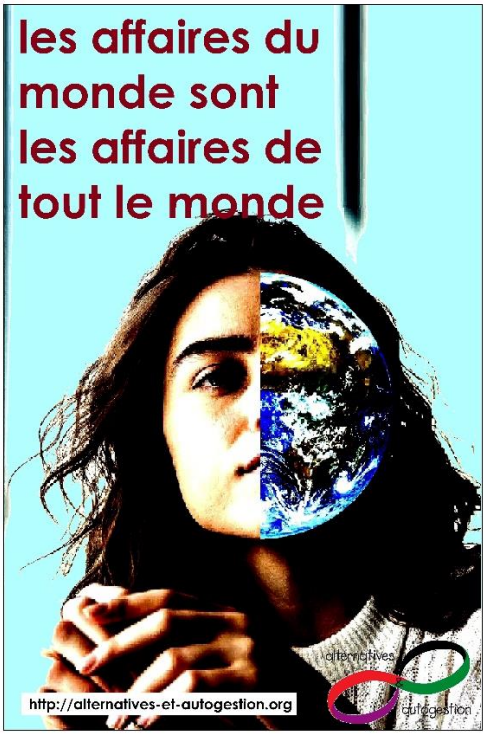
L'idée qui me fait réfléchir, c'est celle de « parti/mouvement ». Pour moi, ça veut dire qu'on revendique une identité collective ; pour avoir plus de poids, pour que les gens puissent s'y retrouver s'ils sont en recherche « d'identité ».

Clovis Parigot.

Dans le même forum Jean proposait de revisiter des contributions qu'il avait signées l'une avec Roger, l'autre avec Pierre et Marie-Françoise en décembre 2014.
Il semble, l'évolution du monde étant ce qu'elle est, que nous pouvons encore les trouver pertinentes. En voici quelques extraits :

« Il existe partout des actions, des expérimentations, des projets qui laissent préfigurer une autre manière d'agir, de respecter l'autre et son environnement.
Il existe aussi des citoyens qui parlent de transition, d'alter-développement, de démocratie active, d'autogestion, des monnaies solidaires. Ils dénoncent les méfaits du capitalisme, l'exploitation des êtres humains, le système bancaire, les emprunts toxiques… Ils ne se retrouvent pas dans les organisations classiques.
Souvent, mais pas toujours, pris par leurs engagements, ils ne prennent pas assez de recul pour analyser, réfléchir, mesurer les avancées et les reculs, les espoirs à venir.
Il faut donc construire un outil politique capable non pas de guider (c'est du passé) mais d'accompagner toutes les initiatives pour les aider à trouver du sens. L'essentiel pour nous n'étant pas de nous mettre au niveau des défis électoraux à venir mais à la hauteur des aspirations populaires et des enjeux planétaires qui émergent autour de nous.
Notre volonté commune est de développer ces acquis. Certains pensent que le plus utile est de le faire au sein d'un regroupement. D'autres pensent que c'est sur le terrain des « expérimentations » (sociales, écologiques, économiques, culturelles, sociétales…) qu'il est préférable d'agir. Ce qui n'exclue nullement les partenariats divers (partis et mouvements politiques, associations, syndicats ou individus soucieux de s'investir et de s'impliquer).

Ce qui nous anime c'est la volonté de faire vivre nos idées, de les faire connaître, de les partager et de progresser. Et d'abord, dans notre fonctionnement propre, expérimenter nos principes autogestionnaires de démocratie active.



Faire vivre groupes locaux, groupes thématiques, moments de formation, comme des lieux et des moments où l'on examine et analyse les situations, où l'on met en place une ou des actions, on agit (individuellement ou en groupe), on tire le bilan de l'action et on engrange collectivement les résultats des expériences. »

Clovis Parigot

LA VRAIE FORMATION A LA CITOYENNETE

En fin de compte, "l'individu autonome", privé de tout contexte communautaire, de rapports de solidarité et de relations organiques, se retrouve désengagé du processus de formation de soi - *paideia* - que les Athéniens de l'Antiquité assignaient à la politique comme l'une de ses plus importantes fonctions pédagogiques. La vraie citoyenneté et la vraie politique impliquent la formation permanente de la personnalité, l'éducation et un sens croissant de la responsabilité et de l'engagement public au sein de la communauté, lesquels, en retour, sont seuls à donner une vraie substance à celle-ci.

Ce n'est pas dans le lieu clos de l'école, et encore moins dans l'isoloir électoral, que des qualités personnelles et politiques vitales peuvent se former. Pour les acquérir, il faut une présence publique, incarnée par des individus parlants et pensants, dans un espace public responsable et animé par la parole. Le "patriotisme", comme l'indique l'étymologie du mot [patrie vient du mot latin *pater*, le père], est un concept typique de l'État-nation, où le citoyen est considéré comme un enfant et est donc la créature obéissante de l'État-nation conçu comme paterfamilias, ou comme un père sévère qui impose la croyance et le dévouement à l'ordre.

Plus nous sommes les "fils" ou les "filles" d'une "patrie", plus nous nous situons nous-mêmes dans une relation infantile avec l'État. La solidarité ou *philia*, au contraire, implique le sens de la responsabilité. Elle est créée par la connaissance, la formation, l'expérience et l'exercice d'une certaine sensibilité - en bref, par une éducation politique qui se développe à travers la participation politique.

En l'absence d'une municipalité à l'échelle humaine, compréhensible et accessible au point de vue institutionnel, il est tout simplement impossible d'assurer cette fonction fondamentale de la politique et de l'incarner dans la citoyenneté. En l'absence de philia, nous jaugeons "l'engagement politique" par le pourcentage des "votants" qui "participent" au processus "politique" : un

avilissement des mots qui dénature totalement leur signification authentique et les dépouille de leur contenu éthique...

Qu'elles soient grandes ou petites, les assemblées initiales et le mouvement qui cherche à les étendre restent la seule école effective de citoyenneté que nous possédions. Il n'y a pas d'autre curriculum civique qu'un domaine politique vivant et créatif pour faire surgir des gens qui prennent la gestion des affaires publiques au sérieux.

À une époque de marchandisation, de concurrence, d'anomie et d'égoïsme, cela signifie créer consciemment une sphère publique qui inculquera des valeurs d'humanisme, de coopération, de communauté et de service public dans la pratique quotidienne de la vie civique. La *polis* athénienne, en dépit de ses nombreux défauts, nous offre des exemples significatifs de comment le sens élevé de la citoyenneté qui l'imprégnait s'est trouvé renforcé non seulement par une éducation systématique mais par le développement d'une éthique du comportement civique et par une culture artistique qui illustrait des idéaux de service civique par les faits de la pratique civique.

Le respect des opposants au cours des débats, le recours à la parole pour obtenir un consensus, les interminables discussions publiques sur l'agora, au cours desquelles les personnalités les plus en vue de la *polis* étaient tenues à discuter des questions d'intérêt public même avec les moins connus, l'utilisation de la richesse non seulement à des fins personnelles mais aussi pour embellir la *polis* (en attribuant ainsi une plus grande valeur à la redistribution qu'à l'accumulation de richesse), un grand nombre de festivités publiques, de tragédies et de comédies en grande partie centrées sur des thèmes civiques et sur le besoin d'encourager la solidarité... tout cela et bien d'autres aspects encore de la culture politique d'Athènes formaient les éléments qui ont contribué à créer un sens de responsabilité et de solidarité civiques qui a produit des citoyens activement engagés et profondément conscients de leur mission civique.

Pour notre part, nous ne pouvons pas faire moins - et, souhaitons-le, à terme, nous ferons considérablement plus.

Le développement de la citoyenneté doit devenir un art et pas simplement une forme d'éducation – et un art créateur au sens esthétique qui fasse appel au désir profondément humain d'expression de soi au sein d'une communauté politique pleine de sens.

Ce doit être un art personnel grâce auquel chaque citoyen est pleinement conscient du fait que sa communauté confie sa destinée à sa probité morale et à sa rationalité. Si l'autorité

idéologique de l'étatisme repose sur la conviction que le "citoyen" est un être incompétent, quelquefois infantile et généralement peu digne de confiance, la conception municipaliste de la citoyenneté repose sur la conviction exactement contraire. Chaque citoyen devrait être considéré comme compétent pour participer directement aux "affaires de l'État" et surtout, ce qui est le plus important, il devrait être encouragé à le faire. Il faudrait fournir tous les moyens destinés à favoriser une participation complète, comprise comme un processus pédagogique et éthique qui transforme la capacité latente des citoyens en une réalité effective.

La vie politique et sociale devrait être orchestrée de manière à promouvoir une sensibilité diffuse, la capacité réelle à accepter les différences, sans se soustraire, lorsque c'est nécessaire au besoin de mener de vigoureuses disputes.

Le service civique devrait être considéré comme un attribut humain essentiel et non comme un "don" que le citoyen offre à la communauté ou une tâche onéreuse qu'il est contraint à accomplir.

La coopération et la responsabilité civique devraient être vues comme des expressions de la sociabilité et de la *philia*, et non comme des obligations auxquelles le citoyen essaye d'échapper dès qu'il le peut. La municipalité serait donc vue comme une scène de théâtre où se déroule la vie publique sous sa forme la plus pleine de sens, un drame politique dont la grandeur s'étend aux citoyens qui en sont les protagonistes.

Tout au contraire, nos villes modernes sont devenues dans une large mesure des agglomérations d'appartements-dortoirs dans lesquels les hommes et les femmes s'assoupissent spirituellement et trivialisent leurs personnalités dans le divertissement, la consommation et le bavardage mesquins"

Murray Bookchin

Tous les êtres humains sont doués et il suffit de le vérifier à l'expérience.
Il ne s'agit pas là d'une déclaration d'autosatisfaction, mais d'un appel à l'action… mais...il ne suffit pas seulement de le dire, sinon ça fait rire et risque de déclencher le pire.

Fort de ces principes qui m'ont guidé tout au long de ma vie, j'ai découvert les sentiers des "Bonheurs partagés" et je me suis "engagé".

C'est ainsi que j'ai rencontré celle qui est devenue ma compagne de vie
Quand nos cœurs et nos corps se sont rapprochés, nos deux personnalités à la fois différentes et complémentaires se sont accrochées l'une à l'autre.

Quand lors des élections municipales, j'ai eu l'honneur et le bonheur d'animer le village ou je suis né, mon désir s'est transformé en plaisir partagé
Quand j'y pense, je me rappelle nos débats intenses, lors des interruptions de séance
Les jumelages, les voyages au Nicaragua, en Roumanie, au Kosovo, en Turquie m'ont fait comprendre que les affaires du monde sont les affaires de tout le monde
Le Monument à la vie est devenu un symbole de Paix et de Réconciliation et de rejet des vendeurs d'armes qui font couler des larmes
Nos rencontres Vivons et Travaillons Autrement, nos expériences d'Insertion par l'Economique étaient à l'époque dans le paysage alsacien assez uniques
Pour défendre la forêt, nous avions chassé les chasseurs qui ont pris peur

Ce parcours de démocratie représentative a ensuite donné lieu à une aventure oh ! combien active

C'est ainsi que nous avons construit la Maison de la Citoyenneté Mondiale et découvert que des utopies basées sur la passion et la volonté étaient réalisables
Citoyenneté active, Vivre Ensemble, Solidarités transnationales, Economie Solidaire, tout cela est possible !!!
Il suffit d'y croire et… de Faire, au lieu de chercher à Plaire

Un mot encore sur mon aventure pendant la guerre d'Algérie qui remonte à un certain temps et qui a fait de moi un militant
Alors que certains semaient le Désordre en faisant croire qu'ils maintenaient l'Ordre, j'avais fait le choix d'épouser la cause du peuple algérien
Ce combat à contre-courant était devenu le mien, et...ce n'était pas rien
C'est ainsi que je suis devenu un militant né de la guerre à la guerre, qu'il ne fallait pas faire !!!

Roger Winterhalter 03/03/23

UN PEU DE MON EXPERIENCE

J'ai toujours considéré que la transmission était un élément-clef des rapports humains : il permet l'échange d'opinion et de savoir, l'apprentissage, le partage de la connaissance. Et, on le sait, celui qui diffuse le savoir en apprend autant que celui qui le reçoit.

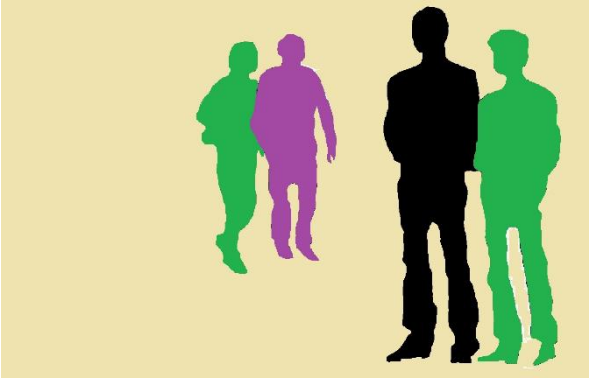
J'ai fait, et je fais encore, du soutien scolaire dans un lycée parisien dans le cadre d'une structure qui accueille les enfants des écoles primaires et des collèges environnants Souvent, mais pas toujours, d'origine étrangère, souvent, mais pas toujours, venant des milieux pauvres en argent et en culture, ces rencontres m'ont permis de mesurer l'écart croissant entre les classes sociales et l'avenir très tôt obéré des enfants qui s'éparpillent dans ce monde dominé par la marchandise. Elles m'ont, ces rencontres, également permis de me rendre compte de la faillite du système scolaire qui m'apparait de plus en plus voulue, planifiée. Une enseignante, il y a quelques années, m'a rapporté que, lors d'une journée pédagogique, alors qu'elle proposait des moyens d'intéresser ses élèves aux études, il fut répondu qu'il n'était pas besoin de développer ces possibilités puisqu'on « avait suffisamment de matière grise ».

Je pratique également une autre activité illustrant cette transmission. C'est l'enseignement du français aux réfugiés ou aux migrants, au sein d'une association qui développe par ailleurs d'autres départements comme l'aide juridique, l'assistance administrative…Ces cours se passent là où on veut bien les accueillir : ici, dans un local du Parti Communiste, là au siège de la CNT, où j'ai exercé quelques temps ou encore dans les bibliothèques municipales qui nous laissent leurs salles en dehors des heures d'ouverture au public. Pas d'inscription, pas d'obligation de suivi, vient qui veut. Les contingents les plus importants sont originaires d'Afghanistan et d'Afrique (Mali, Nigeria, Soudan essentiellement) mais aussi de Turquie, du Pakistan, de Sri-Lanka et même du Népal. Cependant ces cours, réguliers et gratuits, attirent aussi des ressortissants étrangers qui s'installant pour quelques temps en France, désirent en apprendre la langue : Argentins, Italiens, Australiens, Russes, Etatsuniens… Tous ceux-là sont artistes, étudiants, en stage ou ayant suivi leur ami et ils acquièrent ou réaffirment, en même temps que celle du français, la connaissance et la pratique de la solidarité. Pour les réfugiés, réguliers ou non, nous sommes souvent, à part les services de la Préfecture et autres administrations, les seuls français qu'ils fréquentent. Et pour nous, c'est le monde entier qui vient à notre rencontre avec les espoirs, les préjugés, les rêves et les envies de chacun. C'est un moment à part d'échanges et de complicité, d'étonnement et de compréhension.
Tout le monde y gagne et ces heures passées ensemble vont bien au-delà de l'apprentissage d'une langue.

Sont-ce ces activités qui mènent au militantisme ou l'inverse. Ni l'un, ni l'autre ou bien les deux. Nous rêvons tous d'un monde meilleur. Nous savons que nous ne le bâtirons pas tout seuls. Partager nos idées, échanger nos points de vue, confronter nos expériences est une richesse qui fait de nous des citoyens actifs.

Clovis Parigot

LETTRE DU CHEF INDIEN SEATTLE EN 1894



Le chef indien Seattle tenait en 1894 les propos humbles d'un initié face au puissant chef blanc des Etats-Unis, lequel souhaitait lui acheter une portion de terre indienne, promettant une réserve pour le peuple indien.

Seattle (1786-1866), chef de six tribus indiennes établies dans l'actuel État de Washington, dont les Dumawish et Suquamish (photographié en 1864). / L.B. Franklin "Sammis", Museum of History and Industry, Seattle

« Comment peut-on acheter ou vendre le ciel, la chaleur de la terre ? L'idée nous semble étrange.
Si la fraîcheur de l'air et le murmure de l'eau ne nous appartiennent pas, comment peut-on les vendre ? Pour mon peuple, il n'y a pas de coin de cette terre qui ne soit sacré. Une aiguille de pin qui scintille, un rivage sablonneux, une brume légère au milieu des bois sombres, tout est saint aux yeux et dans la mémoire de ceux de mon peuple.
La sève qui monte dans l'arbre porte en elle la mémoire des Peaux-Rouges, chaque clairière et chaque insecte bourdonnant est sacré dans la m émoire et la conscience de mon peuple.

Les morts des blancs oublient leur pays natal quand il s'en vont dans les étoiles. Nos morts n'oublient jamais cette terre si belle, puisque c'est la mère des Peaux-Rouges.
Nous faisons partie de la terre et elle fait partie de nous. Les fleurs qui sentent si bon sont nos sœurs, les cerfs, les chevaux, les grands aigles sont nos frères ; les crêtes rocailleuses, l'humidité des prairies, la chaleur du corps des poneys et de l'homme appartiennet à la même famille.
Cette terre est sacrée pour nous. Cette eau scintillante qui descend dans les ruisseaux et les rivières, ce n'est pas seulement de l'eau, c'est le sang de nos ancêtres.
Si nous vous vendons cette terre, vous ne devez jamais oublier qu'elle est sacrée. Vous devez apprendre à vos enfants qu'elle est sacrée, que chaque image qui se reflète dans l'eau claire des lacs est comme un fantôme qui raconte des évènements, des souvenirs de la vie de ceux de mon peuple. Le murmure de l'eau est la voix du père de mon père.
Les rivières sont nos sœurs, elles étanchent notre soif ; ces rivières portent nos canoës et nourrissent nos enfants. Si nous vous vendons cette terre, vous devez vous rappeler de tout cela et apprendre à vos enfants que les rivières sont nos sœurs et les vôtres et que, par conséquent, vous devez les traiter

avec le même amour que celui donné à vos frères.
Nous savons que l'homme blanc ne comprend pas notre façon de voir. Un coin de terre pour lui en vaut un autre, puisqu'il est un étranger qui arrive dans la nuit et tire de la terre ce dont il a besoin. La terre n'est pas sa sœur mais son ennemie, après tout cela, il s'en va. Il laisse la tombe de son père derrière lui. En quelque sorte, il prive ses enfants de la terre et cela lui est égal. Il traite sa mère la terre et son père le ciel comme des choses que l'on peut acheter, piller, vendre comme des moutons ou des perles colorées. Son appétit va dévorer la terre et ne laisser qu'un désert.

Je ne sais rien, nos façons sont différentes des vôtres. La vue des villes fait mal aux yeux des Peaux-Rouges. Peut-être parce que le Peau-Rouge est un sauvage et qu'il ne comprend pas.
Il n'y a pas de coin paisible dans les villes de l'homme blanc. Nulle part on n'entend la poussée des feuilles au printemps ou le frottement des ailes des insectes.
Mais peut-être est-ce parce que je suis un sauvage que je ne comprends pas ?

L'indien préfère le son si doux du vent qui frôlela la surface de l'étang et l'odeur du vent lui-même purifié par la pluie du milieu du jour ou parfumé par les pins.
L'air est si précieus à l'homme rouge car tous partagent le même souffle. La bête, l'arbre, l'homme, tous respirent de la même manière. L'homme blanc ne semble pas percevoir l'air qu'il respire. Comme un mourant, il ne reconnaît plus les odeurs. Mais si nous vous vendons notre terre, vous devez vous rappeler que l'air est infiniment précieux et que l'esprit de l'air est le même dans toute chose qui vit. Le vent qui a donné à notre ancêtre son premie souffle reçoit aussi son dernier regard. Et si nous vous vendons notre terre, vous devez la garder intacte et sacrée comme un lieu où même l'homme peut aller percevoir le goût du vent et la douceur d'une prairie en fleurs.

Je prendrai donc votre offre d'achat en considération. Si nous nous décidons à l'accepter, j'y mettrai une condition : l'homme blanc doit traiter les bêtes de cette terre comme ses frères et sœurs.
Je suis un sauvage et je ne comprens pas une autre façon de vivre. J'ai vu des milliers de bisons qui pourissaient dans la prairie, laissés là par l'homme blanc qui les avait tués d'un train qui passait.
Je suis un sauvage et je ne comprends pas comment ce cheval de fer qui fume peut être plus important que le bison que nous ne tuons que pour les besoins de la vie, de notre vie.
Qu'est-ce que l'homme sans les bêtes ? Si toutes les bêtes avaient disparu, l'homme mourrait complètement solitaire car ce qui arrive aux bêtes arrive à l'homme.
Toutes les choses sont reliées entre elles. Vous devez apprendre à vos enfants que la terre sous leurs pieds, n'est autre que la cendre de nos ancêtres. Ainsi, ils respecteront la terre. Dîtes-leur aussi que la terre est riche de la vie de nos proches. Apprenez à vos enfants ce que nous avons appris à la terre, aux nôtres : que la terre est notre mère et tout ce qui arrive à la terre nous arrive et arrive aux enfants de la terre. Si l'homme blanc crache sur la terre, c'est qu'il crache sur lui-même.
Ceci, nous le savons : la terre n'appartient pas à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la terre.

Ceci, nous le savons : toutes les choses sont reliées entre elles comme le sang est le lien de tous les membres d'une même famille.

Toutes les choses sont reliées entre elles : tout ce qui arrive à la terre arrive aux enfants de la terre. L'homme n'a pas tissé la toile de la terre : il en est simplement le fil. Tout ce qu'il a fait de la terre, c'est à lui qu'il le fait. L'homme blanc lui-même, qui a un dieu qui parle, qui marche avec lui comme un ami avec un ami, ne peut être exempté de cette destinée commune.

Quand le dernier homme aura disparu de la terre et que sa mémoire ne sera plus que l'ombre d'une image traversant la prairie, les rivages et les forêts garderont les esprits de mes frères car ils aiment cette terre comme le nouveau-né aime les battement de cœur de sa mère. Si nous vous vendons cette terre, aimez-la comme nous l'avons fait et traitez les bêtes de ce pays comme vos sœurs, car si tout disparaît, l'homme mourrait d'une grande solitude spirituelle.
Après tout, nous sommes peut-être frères et sœurs, nous aussi ? Il n'y a qu'une chose que nous savons bien et que l'homme blanc découvrira un jour, c'est que notre dieu est le même dieu. Vous semblez croire qu'il vous appartient comme vous voudriez que notre terre vous appartienne. C'est impossible. Il est le dieu de l'homme et il a la même compassion pour tous les hommes, blancs ou rouges.
La terre lui est précieuse, et maltraiter la terre, c'est mépriser son créateur.Les blancs aussi passeront, peut-être plus rapidement que toutes les autres tribus.
Celui qui souille son lit, périt un jour étouffé sous ses propres odeurs. Mais pendant que nous périssons, vous allez briller, illuminés par la force du dieu qui vous a conduit sur cette terre et qui, dans un but spécial, vous a permis de dominer les Peaux-Rouges.
Cette destinée est mystérieuse pour nous. Nous ne comprenons pas pourquoi les bisons sont tous massacrés ? Pourquoi les chevaux sauvages sont domestiqués ni pourquoi les lieux les plus secrets des forêts sont lourds de l'odeur des hommes ?
Ni pourquoi encore la vue des belles collines est gardée par les fils qui parlent ?
Que sont devenus les fourrés profonds ? Ils ont disparus.
Qu'est devenu le grand aigle ? Il a disparu aussi.
C'est la fin de la vie et le commencement de la survivance ».

POUVOIR DE DETRUIRE, POUVOIR DE CREER

Ce texte concis et énergique a servi en 1969 de « manifeste » au groupe new-yorkais Ecology Action East, l'un des multiples regroupements de militants écologistes, souvent éphémères, auxquels Murray Bookchin a participé.

Paru d'abord dans le journal du groupe, Roots, en 1969, il a été reproduit dans plusieurs publications et en dernier lieu dans Western Man and Environmental Ethics : Attitudes toward Nature and Technology (Reading, Massachusetts, Addison-Wesley, l'époque où Bookchin partageait sans renoncer à la critique et qu'autorisaient l'ampleur et la diversité des luttes que menaient depuis la fin des années 1950 les colonisés, les Noirs d'Afrique du Sud et des États-Unis, les femmes, les homosexuels, les jeunes de tous les continents, sans oublier le Mai 68 français et d'autres révoltes. En 1969, Bookchin est encore un indigène du Lower East Side de Manhattan (quartier peuplé de Juifs, de Portoricains et de marginaux), où il anime un petit groupe de militants anarchistes ; mais bientôt, il rejoindra dans le Vermont l'un des foyers les plus actifs et les plus créatifs de la « contre-culture », et c'est là qu'il fondera plus tard son Institut d'écologie sociale.

LE POUVOIR DE DESTRUCTION de cette société se déploie sur une échelle sans précédent dans l'histoire de l'humanité et dévaste de manière démente et quasi systématique l'ensemble du monde vivant entier et ses assises matérielles.

Dans pratiquement toutes les régions, cette société empoisonne l'air, pollue les cours d'eau, emporte et délave les sols, déshydrate la terre, détruit la flore et la faune. Ni les régions côtières ni les profondeurs de la mer n'échappent à cette souillure. Plus grave encore, à long terme, est le dommage peut être irréversible qui est infligé aux cycles biologiques fondamentaux, comme ceux du carbone et de l'azote, dont dépendent le maintien et le renouvellement de la vie chez tous les êtres vivants y compris l'être humain. La prolifération des réacteurs nucléaires aux États-Unis et dans le monde – environ un millier en l'an 2000, si on laisse faire les pouvoirs établis, conduit à exposer des millions de personnes à quelques-unes des substances les plus cancérigènes et mutagènes que la vie ait connue. La dissémination irresponsable des déchets radioactifs, de pesticides très persistants, de résidus de plomb et de milliers de substances toxiques ou potentiellement toxiques dans les aliments, l'eau et l'air; l'expansion des villes en vastes zones urbaines concentrant des populations comparables en nombre à des nations entières;

l'intensification de la pollution sonore; les tensions créées par les encombrements, la vie concentrationnaire et la manipulation des foules; les immenses accumulations d'ordures, de détritus, d'eaux usées et de déchets industriels; la congestion des routes et des rues de la ville par le trafic automobile; le gaspillage effréné de matières premières précieuses; la défiguration de la terre par la spéculation immobilière, les mines, l'exploitation forestière et la construction routière. Le dommage ainsi causé à la planète en une génération dépasse de loin celui de milliers d'années de présence humaine. Une telle accélération augure sinistrement de ce qui attend la génération à venir.

L'essence de la crise écologique de notre époque, c'est que cette société – plus que toute autre dans le passé – est en train de défaire littéralement l'œuvre de l'évolution du vivant. C'est un truisme de dire que l'humanité n'est que l'un des fils du tissu de la matière vivante. Il est sans doute plus important de souligner à ce stade avancé où nous en sommes, combien l'humanité est liée à la complexité et à la diversité de la vie, combien le bien-être et la survie de l'espèce reposent sur une très longue évolution du vivant en des formes toujours plus complexes et plus interdépendantes. Le développement de la vie en un réseau complexe, la diversification extrême des animaux et des plantes primaires en des formes très variées, ont été les conditions préalables à l'apparition et à la survie de l'humanité elle-même et à l'établissement de relations harmonieuses entre elle et la nature.

LES SOURCES DE LA CRISE ECOLOGIQUE

Si les générations passées ont été témoins d'un pillage de la planète qui dépassant tous ceux infligés par les générations précédentes, il se pourrait bien qu'il ne nous reste guère plus qu'une génération avant que la destruction de l'environnement ne devienne irréversible. C'est donc avec une honnêteté absolue que nous devons rechercher les causes de la crise écologique. Le temps presse et les dernières décennies du XXe siècle pourraient bien être la dernière occasion que nous aurons de rétablir l'équilibre entre l'humanité et la nature.

Les racines de la crise écologique résident-elles dans le développement de la technologie ? La technologie est devenue un bouc émissaire bien commode pour éviter de désigner les conditions sociales profondes qui ont rendu nuisibles les machines et la technique.

Comme il est commode d'oublier que la technologie a servi non seulement à subvertir l'environnement mais aussi à l'améliorer. La Révolution néolithique qui inaugurera la période la plus harmonieuse entre la nature et l'humanité post-paléolithique a été avant tout une révolution technologique. C'est cette période qui a légué à l'humanité l'art de cultiver la terre, le tissage, la poterie, la domestication des animaux, la découverte de la roue et bien d'autres avancées majeures. Certes, il existe des techniques et des attitudes technologiques qui sont entièrement destructrices de l'équilibre entre l'humanité et la nature. Notre responsabilité est de séparer la promesse de la technologie – son potentiel

créatif – de sa capacité de destruction. En effet, il n'y a pas une « Technologie » unique qui existerait indépendamment des conditions et des relations sociales ; il existe différentes technologies et les attitudes à l'égard de la technologie sont diverses, certaines sont indispensables au rétablissement de l'équilibre, d'autres contribuent à le détruire. Ce dont l'humanité a besoin, ce n'est pas d'un rejet massif des technologies de pointe, mais d'un criblage, voire d'un développement ultérieur d'une technologie sélective et respectueuse des principes écologiques qui contribueront à une nouvelle harmonisation de la société et du monde naturel.

Est-ce alors dans la croissance démographique que résident les causes de la crise écologique ? Cette explication est la plus inquiétante et, à bien des égards, la plus sinistre de celles avancées par le mouvement écologiste aux États-Unis. Ici, un effet, dénommé « croissance démographique » et fabriqué à partir de statistiques superficielles et de projections hasardeuses, est converti en une cause. D'un problème relativement secondaire à notre époque on fait un problème primordial, masquant ainsi les causes fondamentales de la crise écologique. Certes, si les conditions économiques, politiques et sociales actuelles se perpétuent, le jour viendra où l'humanité surpeuplera la planète et, par le seul effet du nombre, infestera comme un parasite son propre habitat. Il y a cependant quelque chose d'obscène dans le fait que la « croissance démographique » soit dénoncée comme le facteur premier de la crise écologique par un pays qui, tout en ne comptant guère que 7% de la population mondiale, dévore plus de 50 % des ressources de la planète, et qui est actuellement en train d'exterminer un peuple oriental qui pendant des siècles a vécu dans un équilibre subtil avec son environnement.

Arrêtons-nous un instant à ce problème démographique qui excite si fort les races blanches d'Amérique du Nord et d'Europe, celles qui précisément ont exploité et exploitent sans vergogne les populations d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine et du Pacifique Sud. Les exploités s'efforcent de démontrer à leurs exploiteurs qu'ils n'ont besoin ni de contraceptifs, ni de « libérateurs» armés, ni de professeur Ehrlich » pour résoudre leurs problèmes démographiques, mais bien d'une compensation équitable pour les pillages fabuleux que l'Amérique et l'Europe ont perpétrés dans leurs pays. Le règlement de cette dette est plus urgent que la recherche d'un équilibre entre les taux de naissance et de décès. Les peuples d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine et du Pacifique Sud feront valoir à bon droit que ce sont leurs « conseillers » américains qui ont montré au monde comment on dévaste un continent vierge en moins d'un siècle et qui ont enrichi le vocabulaire de l'humanité de l'expression : « obsolescence incorporée ».

Ceci, du moins, est clair : lorsque la révolution industrielle du début du XIXe siècle eut besoin de vastes réserves de main-d'œuvre pour faire tourner les usines et pour faire baisser les salaires, la nouvelle bourgeoisie industrielle salua avec enthousiasme la croissance démographique. Et celle-ci eut lieu malgré les journées de travail harassantes, les villes surpeuplées et leurs cortèges de

maladies pandémiques telles que la tuberculose et le choléra, en Europe et aux États-Unis. Si à cette époque les taux de natalité l'emportèrent sur les taux de mortalité, on ne le dut pas à un quelconque progrès de la médecine et de l'hygiène ; on le dut à la destruction par l'entreprise capitaliste des structures familiales préindustrielles, des institutions villageoises, de l'aide mutuelle et des modes de vie traditionnels et stables. La démoralisation sociale fomentée par l'horreur du monde de l'usine, ainsi que la dégradation des paysans traditionnels en prolétaires et en citadins lourdement exploités engendrèrent une attitude irresponsable à l'égard de la famille et de la reproduction. Comme le gin de dernière qualité, la sexualité servit à oublier momentanément le travail ; avec la même inconscience qu'il sombra dans l'alcoolisme, le nouveau prolétariat se mit à fabriquer des enfants, dont beaucoup se reproduisirent également lorsque les villages d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine furent à leur tour sacrifiés sur l'autel de l'impérialisme.

Aujourd'hui, la bourgeoisie « voit » les choses différemment. L'âge d'or de la « libre entreprise », de « la main-d'œuvre libre », s'estompe. L'ère qui s'ouvre est celle des monopoles, des cartels, des économies étatisées, des formes instituées de mobilisation de la main-d'œuvre (les syndicats) et des équipements automatisés et cybernétiques. Pour pourvoir à ses besoins, l'expansion capitaliste n'exige plus de vastes réserves de chômeurs, et préfère en général négocier les salaires plutôt que de les laisser au libre jeu du marché du travail. De nécessité qu'elle était, l'armée industrielle de réserve est devenue une menace pour la stabilité de l'économie bourgeoise dirigée. La logique de cette nouvelle « perspective » a trouvé son expression la plus terrifiante dans le fascisme allemand. Aux yeux des nazis, l'Europe était déjà « surpeuplée » dans les années 1930 et le « problème démographique » fut « résolu » dans les chambres à gaz d'Auschwitz. Implicitement, c'est la même logique que l'on retrouve dans nombre de raisonnements néo-malthusiens qui se cachent aujourd'hui sous le masque de l'écologie. Ne nous y trompons pas.

Tôt ou tard, la prolifération aveugle des êtres humains devra s'arrêter. Mais ou bien le contrôle des naissances sera pris en charge par des « contrôles sociaux », c'est-à-dire par des méthodes autoritaires, racistes et finalement peut-être par le génocide, ou bien il sera assumé par une société libertaire et écologique, une société qui fonde sur le respect de la vie la recherche d'un nouvel équilibre avec la nature. Telles sont les deux options inconciliables qui s'offrent à la société moderne et entre lesquelles il nous faut choisir sans ambiguïté. L'action écologique est fondamentalement une action sociale. Ou bien nous nous attaquerons directement aux racines sociales de la crise écologique actuelle, ou bien nous glisserons vers le totalitarisme.

Les racines de la crise écologique se trouvent-elles en fin de compte dans la consommation irréfléchie de biens par les Américains et plus généralement par les personnes d'origine européenne ? Ici, une demi-vérité est utilisée pour créer un mensonge entier. Comme au sujet de la « question démographique »,

l'aisance matérielle et l'incapacité d'une économie basée sur le « croître ou mourir » à imposer des limites à la croissance sont utilisées pour faire porter aux gens ordinaires et sans pouvoir, le poids du problème écologique. On a forgé la notion d'un « péché originel » afin de ramener les causes du problème écologique vers la chambre à coucher-où les gens se reproduisent-, ou à la table du dîner -où ils mangent-, ou vers les véhicules, les fournitures domestiques et les vêtements qui, pour la plus grande part, sont devenus indispensables à une vie ordinaire -en fait, à la survie optimale de M. et Mme Tout-le-Monde dans la société actuelle.

Peut-on reprocher aux travailleurs d'utiliser des voitures quand la logistique de la société américaine a été délibérément conçue autour des autoroutes par General Motors et l'industrie de l'énergie ? Peut-on reprocher aux gens de la classe moyenne d'acheter des maisons en périphérie quand on a laissé les cités se détériorer pour que les démarcheurs de l'immobilier nous vendent le *rêve américain* sous forme de subdivisions d'habitats de type ranch, avec un garage pour deux voitures ? Peut-on mettre la faute sur les Noirs, les Hispaniques et les autres groupes minoritaires parce qu'ils cherchent à obtenir leurs propres télévisions, appareils électroménagers et autres vêtements alors que tous les moyens matériels de base leur ont été refusés pendant des générations ?

L'inflation dévorante orchestrée par l'industrie de l'énergie, les multinationales, les banques et l'agrobusiness n'a pas fini de se moquer des « limites de la croissance » et de la « simplicité volontaire ». Les comptes d'épargne, les économies et les crédits bancaires des travailleurs, des gens de la classe moyenne et des minorités ont déjà atteint leurs « limites », et la « simplicité » de leur style de vie n'a rien d'un choix – elle est devenue une nécessité. Ce qui a grandi en taille et en complexité au-delà de toute décence, ce sont bien les incroyables profits, les liens croisés des membres de conseils d'administration et la structure des entreprises aux États-Unis et dans le monde entier. On ne devrait plus aujourd'hui parler en termes de « limites de la croissance », de « simplicité volontaire » et de « conservation », mais plutôt en termes d'expansion illimitée,

d'accumulation illimitée de capital et de richesses et, au bout du compte, d'une accumulation illimitée de déchets et de matériaux bruts destinés à créer des biens inutiles, parfois même toxiques, tout autant qu'un arsenal d'armes toujours croissant.

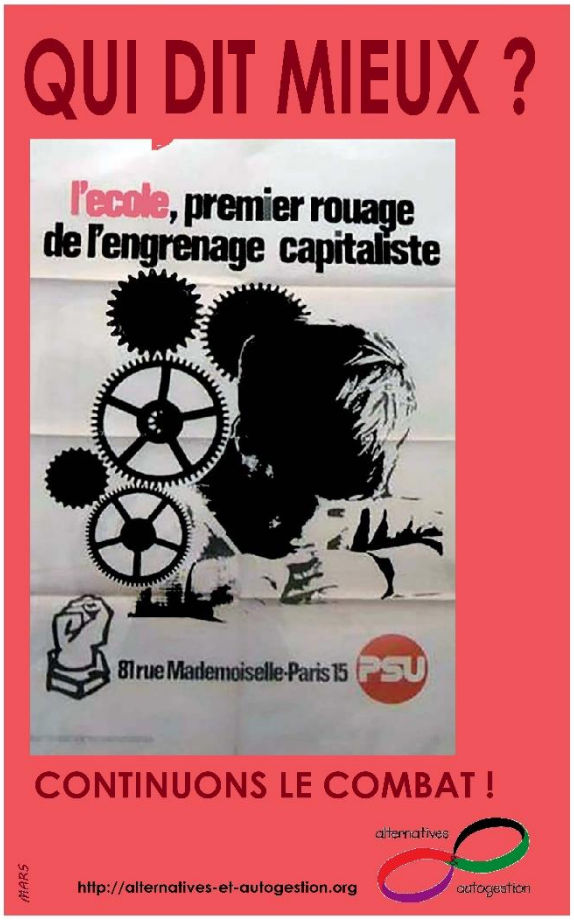
Si nous voulons trouver les racines de la crise écologique actuelle, nous ne devons nous tourne,r ni vers la technique, ni vers la démographie, ni vers la croissance, ni vers le rôle d'un fléau en particulier. Nous devons nous tourner vers les changements institutionnels, moraux et spirituels qui sous-tendent notre société humaine et qui ont produit la hiérarchie et la domination et pas seulement dans la société bourgeoise, féodale et antique, ni même uniquement dans les sociétés de classes, mais à l'aube même de la civilisation.

ÉCOLOGIE ET SOCIÉTÉ

La conception selon laquelle l'humanité doit dominer et exploiter la nature découle de la

domination et de l'exploitation de l'homme par l'homme, et même, plus loin encore dans le temps, de l'assujettissement de la femme à l'homme au sein de la famille patriarcale. A partir de ce moment-là, on considéra de plus en plus les êtres humains comme de simples ressources, comme des objets et non comme des sujets. Les hiérarchies, les classes, les modes d'appropriation et les institutions étatiques servirent à définir dans l'esprit de l'homme sa relation avec la nature. Celle-ci à son tour se trouva de plus en plus systématiquement ravalée au rang de simple ressource, d'objet, de matière première à exploiter aussi impitoyablement que les esclaves des latifundia. Cette conception du monde n'imprégna pas seulement la culture officielle de la société hiérarchisée; elle devint l'image qu'eurent d'eux-mêmes les esclaves, les serfs, les ouvriers , la sublimation des désirs érotiques et l'espoir reporté sur l'au-delà (thème que l'Asie partage avec l'Europe), tels furent les moyens par lesquels on amena les esclaves, les serfs, les ouvriers et la moitié féminine de l'humanité à se réprimer eux-mêmes, à forger leurs propres chaînes et à verrouiller eux-mêmes leur propre prison.

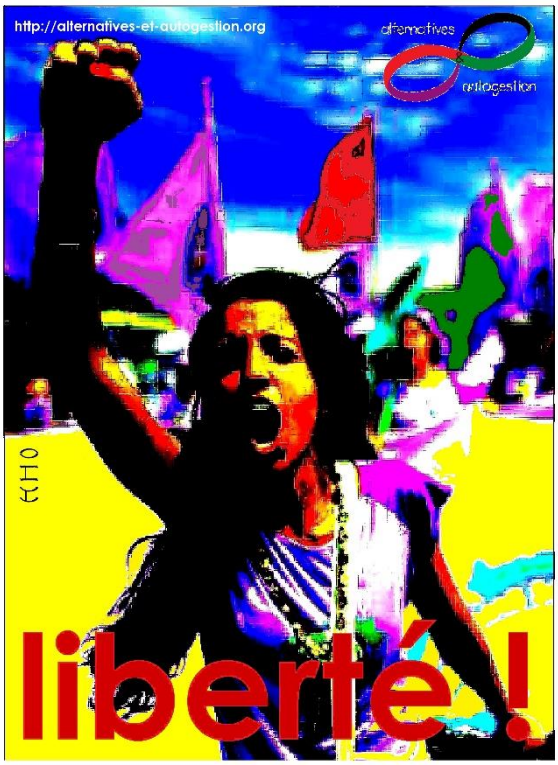
Si, dans la société hiérarchique d'aujourd'hui, cette vision du monde commence à se décomposer, c'est principalement parce que l'énorme capacité productive de la technologie moderne a ouvert de nouveaux horizons : la fin de la rareté, une ère d'abondance matérielle et de temps libre enfin possible (les prétendus « loisirs »), et cela au prix d'un effort minime. Par « abondance matérielle » nous n'entendons pas l'« opulence » dispendieuse et insensée fondée sur de faux besoins, ni la contrainte subtile exercée par la publicité, ni le remplacement des relations humaines authentiques, de l'introspection et de l'épanouissement par de vulgaires objets- des marchandises. Nous désignons par-là, moyennant un minimum de labeur, une autonomie en ce qui concerne l'alimentation, le toit, le vêtement et les commodités de base de l'existence, qui permette à chaque membre de la société -et non à une caste d'élite- de diriger directement les affaires communes. De plus en plus, la société se trouve en proie à la tension entre « ce qui est » et « ce qui pourrait être », et cette tension est exacerbée par l'exploitation et la destruction, aussi irrationnelles qu'inhumaines, de la Terre et de ses habitants. Le principal obstacle à la résolution de cette tension réside dans l'emprise encore très forte de la société hiérarchique sur nos représentations et sur nos actes. Il est plus facile de se réfugier dans la critique de la technologie et de la croissance démographique que de combattre sur son propre terrain ce système social archaïque et destructeur. Depuis la naissance, nous sommes conditionnés par la famille, la religion, l'école et le travail à accepter la hiérarchie, le renoncement et le pouvoir d'État comme les prémisses fondamentales de toutes pensées. S'il ne se situe pas sur des bases entièrement différentes, tout projet de restauration d'un équilibre écologique ne sera qu'un palliatif voué à l'échec.



Du fait de son bagage culturel exceptionnel, la société moderne, la société bourgeoise mue

par le profit, porte l'intensité du conflit entre l'humanité et la nature à un niveau beaucoup plus critique que les sociétés préindustrielles. La société bourgeoise ne se contente pas de faire des hommes des objets, elle en fait des marchandises. La concurrence entre ces êtres humains transformés en marchandises devient une fin en soi, de même que la production de biens inutiles. La qualité est convertie en quantité, la culture de l'individu en culture de masse, la communication entre les personnes en communication de masse. Le milieu naturel devient une immense usine, la ville un marché gigantesque. Toute chose, depuis une forêt de séquoias jusqu'à un corps de femme, « a un prix ». Toute chose a son équivalent monétaire, qu'il s'agisse d'une cathédrale sacrée ou de l'honneur d'un homme. La technologie cesse d'être une extension de l'humanité, l'humanité devient une extension de la technologie. La machine n'amplifie pas le pouvoir de l'ouvrier car l'ouvrier est devenu une simple pièce de la machine.

Faut-il s'étonner de ce qu'une société qui exploite, dégrade et quantifie de la sorte, dresse l'humanité contre elle-même et contre la nature d'une manière plus effroyable que nulle autre dans le passé ?



Oui, une transformation est nécessaire. Mais une transformation de révolution et de liberté dont nous avons hérité. On ne peut plus se contenter de parler de techniques nouvelles permettant de conserver et d'enrichir l'environnement naturel, nous devons prendre en charge la terre de façon communautaire, en tant que collectivité humaine, et briser les entraves de la propriété privée qui ont faussé notre vision de la vie et de la nature depuis l'éclatement de la société tribale. Nous devons éliminer non seulement la hiérarchie bourgeoise, mais la hiérarchie comme telle ; non seulement la famille patriarcale, mais tous les modes de domination sexuelle et parentale ; non seulement la classe bourgeoise et son système d'appropriation mais toutes les classes sociales et toutes les formes de propriété.

L'humanité doit prendre possession d'elle-même, au niveau de l'individu comme de la collectivité, de sorte que tout être humain ait vraiment en main son sort quotidien. Il faut décentraliser les villes en communautés écologiques, en éco-communautés, subtilement et comme artistiquement ajustées aux écosystèmes qui les accueillent. Il faut repenser et perfectionner nos techniques pour en faire une écotechnologie, capable de tirer le meilleur des sources locales d'énergie et de matières premières avec une pollution minime ou même nulle. Il nous faut retrouver un sens juste de nos besoins, des besoins nés d'une vie saine et exprimant les penchants personnels, et non pas des « besoins » dictés par les médias de masse. Il nous faut ramener à l'échelle humaine notre environnement et nos activités sociales et, dans la gestion de la société, bannir les intermédiaires en instaurant des relations personnelles et directes. Bref, de l'image que nous avons de nous-mêmes, des autres êtres humains et de la nature, il nous faut chasser toute forme de domination, qu'elle soit sociale ou individuelle. L'administration des choses remplacera l'administration des êtres humains. La révolution à laquelle nous aspirons devra subvertir non seulement les institutions politiques et les relations économiques mais

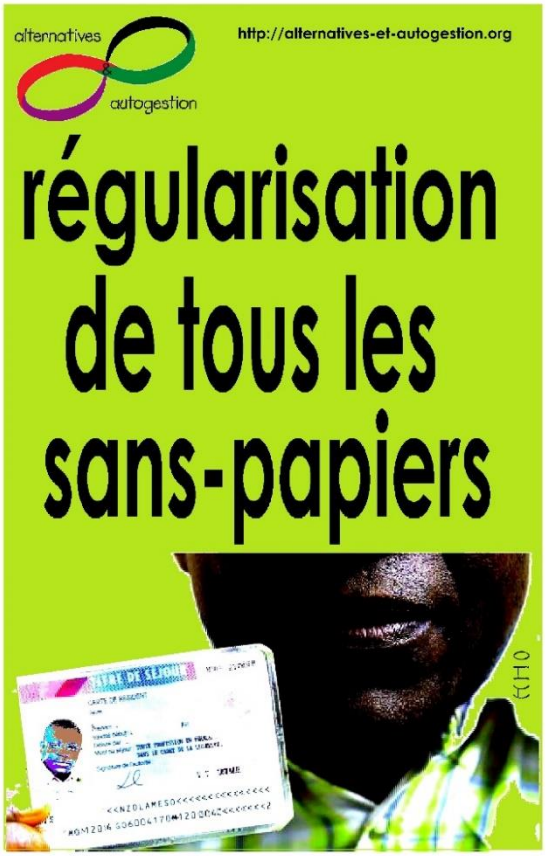
aussi la conscience, la vie quotidienne, les désirs érotiques et le sens de la vie.
Ce dont il s'agit ici, c'est d'abolir cet esprit et ces systèmes de domination et de répression qui nous viennent du fond des âges, et qui ont dressé l'homme contre l'homme et contre la nature. Si le mouvement écologiste en reste à une lutte réformiste contre la pollution ou pour la conservation de la nature – « l'environnementalisme » - sans prendre en compte la nécessité d'une révolution au sens le plus large, il servira seulement de soupape de sécurité au système actuel d'exploitation de la nature et des hommes.

OBJECTIFS

À bien des égards, la lutte que mène actuellement le mouvement écologiste est une action de retardement contre la destruction effrénée de l'environnement. Mais certains de ses éléments, les plus conscients, se placent dans une perspective créatrice et se sont donnés pour but de révolutionner totalement les relations entre les êtres humains et celles de l'humanité avec la nature.
Bien qu'ils se recoupent souvent, il faut distinguer nettement ces deux axes. Le groupe Ecology Action East soutient tout effort pour protéger l'environnement : pour éliminer les centrales et les armes nucléaires, pour préserver la pureté de l'air et de l'eau, pour limiter l'utilisation des pesticides et des additifs alimentaires, pour réduire la circulation automobile dans les villes et sur les routes, pour améliorer les conditions sanitaires des villes, pour empêcher la dissémination dans l'environnement des déchets radioactifs, pour maintenir et étendre les zones de nature préservée et défendre les espèces animales contre les déprédations humaines.
Mais Ecology Action East ne se fait aucune illusion : de telles actions de retardement ne constituent en rien la solution du conflit. Elles sont même incapables d'arrêter l'élan formidable qui pousse cette société sur la voie de la destruction.
Cette société se joue de nous. Elle nous accorde des réformes tout à fait partielles, grossièrement inappropriées et à très long terme afin de détourner notre attention et de distraire nos énergies des entreprises de destruction les plus graves. En un sens, c'est comme si on nous offrait un carré de séquoias en échange de la chaîne des Cascades tout entière, un site nucléaire en échange d'une bombe à neutrons. Replacé dans une perspective plus large, cet effort pour réduire l'écologie à ce type de marchandage qui ne sauve rien du tout est un procédé bon marché pour liquider la plus grande partie de la planète en échange de quelques îlots de nature, des « parcs de poche » dans un désert de béton.

Ecology Action East a deux objectifs primordiaux. Le premier est de développer au sein du mouvement révolutionnaire la conscience du fait que la crise de l'environnement est le mal le plus grave et le plus pressant qu'engendre cette société d'exploitation et d'aliénation, et que tout projet authentiquement révolutionnaire doit s'édifier sur les principes de l'écologie. Le second, c'est de faire prendre conscience, aux

millions d'Américains que préoccupe la destruction de l'environnement, des transformations radicales qu'appellent dans notre société et dans notre conception du monde les principes mêmes de l'écologie si on les pousse jusqu'à leur conclusion logique.
Ecology Action East est solidaire de la révolution de la vie quotidienne qui, dans ce qu'elle a de meilleur, vise à élargir le champ de l'expérience et de la liberté humaines.



Nous soutenons la libération des femmes, des enfants, des homosexuels des deux sexes, des Noirs, des colonisés et des travailleurs de toutes conditions en tant que ces luttes s'inscrivent dans la lutte d'ensemble qui va s'intensifiant contre les traditions et les institutions immémoriales de la domination, car ce sont ces traditions et ces institutions qui structurent les attitudes destructrices à l'égard du monde naturel. Nous soutenons les communautés libertaires et les combats pour la liberté ou qu'ils surgissent; nous sommes solidaires de tout effort qui favorise le développement spontané et autonome des jeunes; nous condamnons toute tentative pour réprimer la sexualité, nous sommes favorables aux recherches pour créer un mode de vie et de travail esthétique et aux inventions de nouvelles éco-communautés et éco-technologies; et nous nous associons à toutes les revendications du droit de jouir quotidiennement des beautés de la nature, ou d'entretenir avec les autres des relations de plaisir immédiat et sensuel.
En bref, nous aspirons à une révolution d'où naîtront des communautés politiquement indépendantes et qui définiront leur étendue et le nombre de leurs habitants selon une conscience écologique nouvelle ; des communautés que cette même conscience guidera dans le choix des techniques, des structures sociales, des genres de vie, des arts et de tous les aspects de la vie quotidienne.
Mais nous n'avons aucune illusion quant à la possibilité de réaliser même partiellement un tel mode de vie au sein d'une société de mort. La société américaine d'aujourd'hui est empoisonnée par le racisme, et elle écrase le monde entier non seulement en dévorant ses ressources et ses richesses, mais aussi en s'opposant à toute velléité de libération et d'autonomie, que ce soit à l'étranger ou aux États-Unis mêmes. Elle n'a d'autre but que la production pour la production, la perpétuation de la hiérarchie et du travail dans le monde entier, la manipulation et la direction des masses à l'aide d'institutions étatiques et centralisées. Elle est irrémédiablement incompatible avec un monde épris de vie. Si le mouvement écologiste ne pousse pas sa réflexion jusqu'à de telles conclusions, son effort de conservation de l'environnement naturel ne sera que pur obscurantisme. S'il ne se donne pas pour objectif principal la révolution dans tous les aspects de la vie-sociale économique aussi bien que culturelle-le mouvement écologiste n'est rien.

Notre espoir est que des groupes comme le nôtre se multiplient à travers tout le pays, organisés comme nous sur des bases humanistes et libertaires, et agissent dans un esprit de communauté et d'entraide. Notre espoir est qu'ils s'efforcent de développer une attitude écologique non seulement à l'égard de la nature mais aussi à l'égard des humains, et

tendent à instaurer des relations spontanées et variées à l'intérieur des groupes et entre les groupes, à l'intérieur de la société et entre les individus.

Nous espérons que les groupes écologistes écarteront tout appel au « chef de l'État » ou aux institutions bureaucratiques nationales et internationales, c'est-à-dire à des criminels qui contribuent matériellement à la crise écologique actuelle. Nous pensons que c'est aux gens eux-mêmes qu'il faut faire appel, à leur capacité d'agir directement et de prendre en main leur propre vie. Car c'est seulement ainsi que s'édifiera une société sans hiérarchie et sans domination, une société où chacun sera le maître de son propre destin.

Il est temps de dépasser toutes ces grandes cassures qui ont séparé l'humain de l'humain, l'humanité de la nature, l'individu de la société, la ville de la campagne, l'esprit du corps, la raison du sentiment et chaque génération des autres. Le monde de la rareté considérait la satisfaction des aspirations immémoriales à la survie et à la sécurité matérielle comme la condition préalable à la liberté et à l'épanouissement des hommes. Pour vivre, il nous fallait d'abord survivre. Pour reprendre les mots de Brecht, « d'abord la bouffe, ensuite la morale ».

La situation a commencé à se transformer. La crise écologique tend à renverser la maxime traditionnelle. Aujourd'hui, si nous voulons survivre, il nous faut commencer par vivre. Les solutions seront à la mesure du problème, ou alors la nature prendra sur l'humanité une terrifiante vengeance.

LA QUESTION DE L'ALTERNATIVE

L'Alternative est, non pas alternative à la gauche ou alternative à gauche, mais alternative au capitalisme. Pour moi, elle a un nom : le communisme. Je n'ai aucune raison, à titre personnel, de ne pas penser avec ce concept, forgé à la fois par certains socialistes utopiques, par Marx et le courant qu'il incarnait et par les anarchistes. Je n'ai aucune raison de nier un héritage et des acquis conceptuels.

Mais je sais, comme tout le monde, le discrédit qui s'est abattu sur ce terme. Je parlerai donc d'Alternative. Quitte à étonner, je pense que la pensée théorique et politique sur l'Alternative est déjà largement constituée. Elle existe. Il suffit de s'en saisir dans la clarté, donc sans confusion avec la voie de la social-démocratie radicalisée. C'est comme dans une pièce trop encombrée : il faut faire le vide, trouver et retrouver l'essentiel et jeter le reste.
Une pensée politique n'est jamais entièrement nouvelle. Elle se nourrit toujours de pensées élaborées dans le passé. Néanmoins, il est bon de se dire qu'aucune pensée ne se développe, sans être influencée, voire provoquée, par les mutations et les potentialités qui affectent les conditions concrètes du vivre humain. Il s'agit ici de ce que l'on peut appeler : les émergences, qui engagent, au présent de la réalité vécue, des devenirs possibles. Une pensée politique alternative, c'est d'abord cela : une pensée qui se saisit des tensions et des émergences, celles déjà actuelles que l'on peut distinguer dans la vie réelle, pour les projeter dans le futur.

Parmi les assertions de Marx, une des meilleures à mon avis, écrite dans l'Idéologie Allemande, est celle-ci : " Le communisme n'est pour nous ni un état qui doit être créé, ni un idéal sur lequel la réalité devrait se régler. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état actuel. Les conditions de ce mouvement résultent des prémisses actuellement existantes " (Marx, L'Idéologie allemande, éditions sociales, p. 38).
Pour aller l'essentiel : ce qui condense toutes les émergences porteuses d'une alternative peut être dénommé émancipation humaine et émancipation sociale.

Emancipation, c'est-à-dire mouvement qui porte en lui un gain permanent en liberté, tout en abolissant les états actuels d'oppression. L'émancipation est processuelle. On n'est jamais entièrement libre. Et de nouveaux facteurs d'oppression, que nous ne connaissons pas, peuvent apparaître. C'est ce que laisse entendre Marx dans sa critique du programme de Gotha, (note : Le congrès de Gotha a lieu à Gotha en Allemagne en 1875. Il permet de voir l'émergence du premier parti socialiste : le SAP, futur SPD.) en montrant que continueront de subsister, dans le socialisme, des inégalités et des facteurs d'oppression et que le programme de Gotha, en idéalisant le socialisme, provoque les pires illusions.

Précisons. Marx, avait déjà vu que, sur le fond, c'est bel et bien l'émancipation humaine qui se jouait, l'émancipation sociale (par rapport au capital) n'étant qu'un détour et une condition. L'émancipation humaine est une : elle ne se découpe pas en rondelles. Par contre, elle se joue sur plusieurs terrains à la fois, avec des historicités et des maturités différentes. Un même individu peut avoir progressé sur tel terrain, tout en restant très aliéné sur un autre. Son émancipation ne sera que partielle. Il lui importe de le savoir. Les terrains actuels, ceux de notre

époque et de notre vie actuelle, nous les connaissons et s'est déjà accumulée une foultitude d'expériences et de réflexions.

Nommons-les :

- l'émancipation des femmes,
- l'émancipation à l'égard de l'oppression capitaliste (qui pousse à revenir sur la question dite de l'autogestion, de l'association d'hommes libres et à redéfinir les finalités de l'activité des entreprises autour de la notion de " service "),
- l'émancipation à l'égard de la misère (qui pousse à penser la question du partage, non des richesses, mais des capacités à assurer pour tout humain les conditions d'une vie décente et digne, le partage des richesses ou des biens ayant déjà amplement montré à quelles impasses dramatiques il menait),
- l'émancipation à l'égard du temps contraint (que Marx appelait : le développement du temps disponible et de la multi-activité),
- l'émancipation à l'égard de toutes les formes de pouvoir politique structurellement inégalitaire (qu'on peut qualifier aujourd'hui de déploiement de la démocratie active et d'exercice direct de la citoyenneté),
- l'émancipation écologique.

Je me limiterai à cette dernière, pour une raison simple : nous avons toutes les raisons de penser qu'elle est fondamentale, puisque s'y joue l'existence humaine elle-même. Le mot " écologie " signifie, en grec, la connaissance de la maison, du lieu où l'on habite. On peut élargir et préciser cette définition en disant que l'écologie désigne les connaissances et les pratiques qui permettent de construire et maintenir un milieu favorable au déploiement d'une vie bonne pour les humains et, de manière plus générale, pour tous les êtres vivants. L'éthique de la vie bonne a déjà été définie, en son temps, par Aristote.

Dans les conditions actuelles, on peut préciser les aspects suivants :

- dans le rapport homme / nature, il ne faut jamais oublier que l'homme est, pour partie, un être de nature (et pas seulement un être de culture). Il est un être de nature par son corps et l'ensemble des affects qui y sont directement associés. Chacun sait, par expérience, ce que signifie " se sentir bien dans son corps " et en possession de tous ses moyens. L'éthique de la vie bonne, c'est d'abord cela, tout simplement.
- mais l'éthique de la vie bonne ne concerne pas seulement chacun d'entre nous, personnellement. Elle concerne aussi la vie commune et les conditions globales de vie sur Terre.
-

Prendre l'écologie de manière résolument positive et alternative ne conduit pas à sous-estimer la gravité des problèmes que nous devons affronter. Mais elle modifie fortement la posture politique. C'est en transformant notre manière d'envisager la vie et en luttant pour faire advenir une vie bonne dans ses différents aspects, que l'on peut, sans attendre (et malgré la domination du capitalisme), avancer des prises de position politiques, prendre des initiatives pratiques et agir auprès de l'opinion publique pour attaquer, à la racine, les dégradations que nous subissons, lesquelles altèrent, jusqu'à pouvoir la détruire, notre capacité de vivre.

Philippe ZARIFIAN, février 2016

Sociologue dont les travaux portent sur la sociologie générale (sociologie de la modernité), sur la mondialité, la sociologie du travail et la sociologie des modèles d'organisation en développant de nouveaux concepts tels que « événement », « communauté d'action », « sociologie du devenir »… Compagnon de route au début d'Alternatives et Autogestion, il pose ici la question de l'Alternative et plus loin celle de la politique et de l'adhésion.

DES DEVOIRS POUR LES PERSONNES EN SITUATION DE PRECARITE ET RIEN POUR LES VAGABONDS ET LES MENDIANTS

En Alsace, la Maison de la Citoyenneté à Mulhouse prend des initiatives concernant les droits humains. A méditer et à suivre.

En Allemagne du temps où régnait un certain « Adolf » et des milliers et des milliers de personnes atteints d'une maladie appelée la peste brune, il était interdit de donner de son superflu à celles et ceux qui tendaient la main !!!
Certes aujourd'hui ça va mieux il y a ce qu'on appelle les œuvres charitables. En France il y des aides sociales et. surtout une constitution qui s'appuie sur la déclaration des droits de l'Homme. Mais en y regardant de plus près on se rend compte que la situation n'est pas brillante.
Non … Rien de Rien (ou presque), Non !! les « nantis », « les puissants » ne regrettent Rien et ce n'est pas Bien. Et pourtant !! Et surtout à toutes les époques de nos histoires des deux côtés du Rhin les « moins que Rien » ont créé du Lien ; les vagabonds se sont mis debout ont osé relever la tête et lever le poing.
Pour illustrer ces propos, je ne peux m'empêcher d'évoquer la Rencontre à laquelle nous venons de participer à Badwurzach au Bad Wurtemberg. Ensemble avec nos ami-e-s et camarades allemands, nous avons participé à l'inauguration d'une exposition en mémoire de Sepp MAHLER, un poète et peintre allemand qui dans les années 1920 jusque 1975 date de sa mort, avec d'autres artistes « populaires » ont créé la confrérie des vagabonds. Par ailleurs nos partenaires de la conférence pour la grande pauvreté au Bad Wurtemberg viennent de lancer l'idée d'un Bureau des Droits Humains à Offenburg. Et … nous-mêmes à Mulhouse dans le cadre de la Maison de la Citoyenneté Mondiale venons de suivre cet exemple.

Et... la veille du 11 Novembre nous nous rassemblerons à Mulhouse pour lancer officiellement cette initiative pour évoquer les horreurs de la guerre et les initiatives pour une non-violence active.
Nous nous rendrons également au Veil Armand en passant par le Monument à la vie de Lutterbach et nous conjuguerons dans les faits et dans nos cœurs les mots :
BIENVEILLANCE (face à l'indifférence)
SOLIDARITE
ENTRAIDE
RESISTANCE
Et PLAISIR de faire ensemble

Roger WINTERHALTER

ENSEMBLE, VRAIMENT ?

« Toutes et tous ensemble » …

Mais cela ne marche pas toujours si bien.
Gestion des groupes, dynamique des groupes, gestion des conflits, modération, arbitrages …

Comment bâtir ensemble sans se débarrasser des opposants ?
Consensus mou ? Plus petit dénominateur commun ? Auto limitations des ambitions …
Le bon sens ?
"Le plus fort a toujours raison"
Ecouter, ne rien céder.
Avoir des mécanismes de médiation, définis à l'avance ;
éviter la mise en place de méthodes ad hoc pour un problème donné.

Laisser la place aux initiatives, aux expérimentations.
Ce qui est intéressant dans l'autogestion, c'est le partage d'ambitions, de réalisations collectives,
puis le bilan partagé.
Cela ne peut fonctionner que par une constante régénération, sinon on s'installe dans une routine de chacun dans son coin. Mais quelque part c'est fatigant.

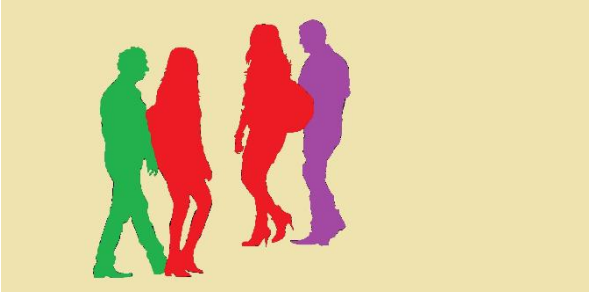
Le constat de l'efficacité quand « tout le monde s'y met » :
intérêt accru quand tout le monde est dans le bain et dit son mot.
Découverte des capacités des gens les plus modestes, richesse des propositions
enthousiasme, joie du partage.
J'ai toujours aimé faire, le bricolage, les essais. L'attention aux autres.

Perdre du temps mais embarquer tout le monde.
Les yeux ouverts.
Ne pas nier les mauvais ressentis, les difficultés, les appréhensions.
Les questions et contestations difficiles.

Pas de complaisance mais de l'écoute. Aider à se dépasser.

Anne-Marie

APPRENDRE A GÉRER LES CONFLITS



Le conflit fait partie intégrante de la vie, c'est une évidence qu'il s'agit d'assumer, de dépasser et pourquoi pas d'essayer d'en tirer des aspects positifs.
Il s'agit en fait de divergences plus ou moins importantes, plus ou moins profondes basées sur le fait que chaque partie prenante est persuadée de sa vérité et se rassure par ses propres certitudes. Le conflit peut être verbal, mais peut aussi parfois devenir physique et au pire il se transformerait en guerre armée s'appuyant sur le fait plus ou moins avoué qu'il faut défendre certains privilèges ou qu'il faut défendre des besoins plus ou moins légitimes etc.…Alors face à ce déferlement, face à ces certitudes non partagées, que faire ? Vaincre ou se laisser vaincre s'incliner ou riposter et surtout ne rien changer à sa manière d'être, de vivre ou alors prendre le temps d'écouter pour comprendre, ensuite de réfléchir, d'argumenter de proposer. A mon humble avis dans un conflit plus ou moins important qu'on veut résoudre, il vaut veiller à ce qu'il y ait toujours trois interlocuteurs en présence. Il y a les deux protagonistes avec leurs arguments, leurs vérités, leurs avis plus ou moins tranchés et puis un troisième interlocuteur qui a la vocation de rester neutre et qui doit assurer une fonction de synthèse et de proposition de compromis (tout en notant qu'on peut faire des compromis sans pour autant se compromettre). Mais, mais dira-t-on comment dans la vie courante cela va se passer, et bien de manière toute simple, une façon de faire sur une notion de respect réciproque parfois on riposte, on résiste on risque de s'attaquer, de s'affronter mais ce qui prime, c'est qu'il y a des principes fondamentaux qui consistent à dire qu'on respecte toujours l'autre même si on reste persuadé qu'on a raison, même s'il a tort, sinon même si on arrive à lâcher prise il n'aura qu'un seul souci : se relever et prendre sa revanche. L'histoire des peuples qui se sont opposés tout au long de l'Histoire est là pour en témoigner. Alors comment concrètement mettre en pratique une solution négociée. Je pense que la troisième partie doit proposer aux deux parties, de s'exprimer à tour de rôle avec un souci de respect et d'écoute réciproque, en veillant à préciser d'emblée la source du conflit qui les oppose. C'est ainsi qu'une des parties doit exprimer calmement ses arguments, ses raisons sans interruption pendant que la deuxième partie se contente d'écouter sans interrompre l'autre et ensuite c'est au tour de la deuxième personne de s'exprimer, d'argumenter alors qu'à son tour la première partie se contente d'écouter. Après cette phase d'argumentation réciproque, d'écoute, la troisième partie tente de synthétiser, de faire apparaître les arguments qui souvent se rapprochent les uns des autres se confondent même parfois et dans un deuxième temps évoquer des divergences relatives qui bien souvent ne demandent pas de grands efforts pour les rapprocher les unes des autres et les confondre. C'est ainsi que bien souvent on se rend compte, que ce qui nous rapproche est bien souvent supérieur à ce qui nous sépare et si les deux parties qui s'opposent sont d'accord avec ce constat on peut aborder dans un climat de confiance les divergences restantes et c'est là qu'on essaye soit de proposer et de trouver un consensus soit de constater que ce n'est pas le moment que peut être on ne peut aller au-delà et d'admettre que la vie peut continuer de manière pacifique bien que tout n'est pas résolu.
Et bien souvent ce travail de désescalade a un effet de pacification qui pourra éventuellement porter ses fruits par la suite et permettre de reprendre plus tard le débat.
Ou alors, on constate que toute solution est figée par l'intransigeance de l'un ou l'autre ou

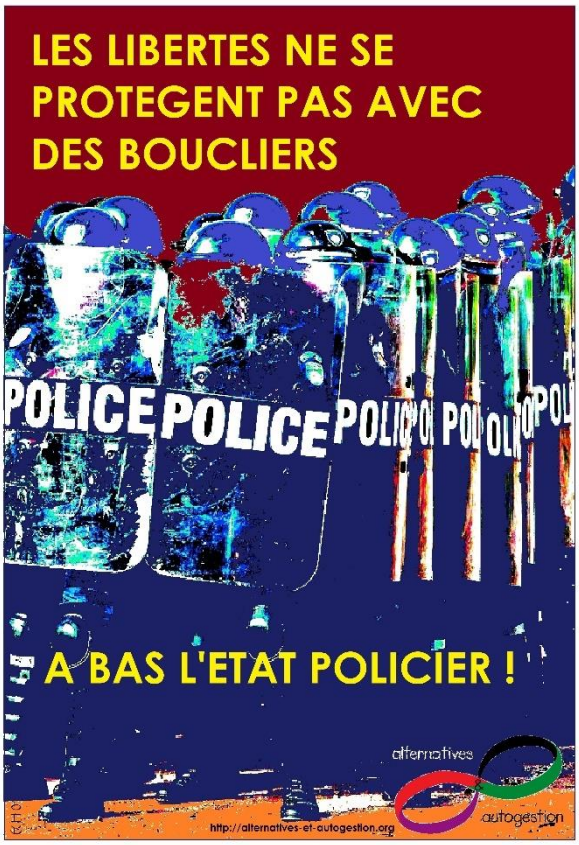
des deux parties et alors plusieurs solutions s'imposent. On met en veilleuse les divergences ou on suspend tout simplement le processus ou bien on ne peut tolérer, l'intolérable et on riposte par des moyens à la fois pacifiques et toujours respectueux même si l'inverse n'est pas vrai et parfois par des moyens violents si la solution semble être bloquée, mais on laisse toujours la porte ouverte au dialogue. Voilà quelques idées que j'ai tenté de formuler en espérant avoir apporté une note quelque peu positive à un débat souvent figé.

Roger WINTERHALTER

DES VIOLENCES PARTOUT

Voilà ce que les échos nous rapportent
Si nous prêtons l'oreille aux bruits de la rue.
On en parle, on en rajoute, on affirme que la violence est là, partout ; qu'elle nous étouffe littéralement et qu'il est temps de réagir, de maintenir l'ordre républicain dès maintenant ou de rétablir l'ordre républicain.
Les puissants, celles et ceux qui nous gouvernent, promettent de prendre les mesures qui s'imposent et de sanctionner sans pitié les délinquants !
Mais en grattant un peu on se rend compte que la violence ne date pas d'hier, tout en admettant que les violences verbales, les 'incivilités (comme on dit) sont certes en augmentation.

On crie, on s'insulte, on se balance de mots qui font mal.
Par ailleurs on déplace des forces de police d'un département à un autre en fonction de l'actualité ; on oublie parfois les formes et les forces en question et surtout on évite d'aller au fond des choses en s'étonnant de cet état de fait et en oubliant au passage nos propres limites ; l'absence des mesures de prévention.



Et c'est ainsi que nous nous laissons entraîner dans une spirale interminable, alors que bien souvent le simple bon sens nous permettrait d'aborder et de résoudre avec humanité et bienveillance des situations conflictuelles.

Roger WINTERHALTER

RADIOACTIVITE, ATTEINTE AU VIVANT

Dans tous les réacteurs nucléaires la chaleur est obtenue par la fission des noyaux de certains atomes dits fissiles. Il s'agit généralement d'atomes d'uranium 235 et de plutonium 239. Pour chaque fission, des neutrons sont éjectés et doivent être ralentis avec des atomes relativement légers comme le graphite, l'hydrogène ou le deutérium et ainsi de multiplier par 200 leur probabilité de provoquer de nouvelles fissions. On distingue :

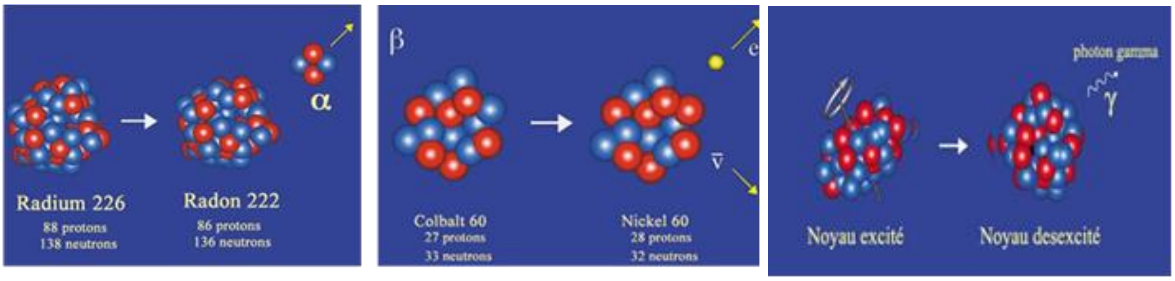
- la radioactivité alpha α qui est l'émission d'un noyau d'hélium (2 protons + 2 neutrons)
- la radioactivité bêta β qui est l'émission d'un électron. On distingue :
  * la radioactivité bêta-moins qui est l'émission d'un électron et d'un antineutrino accompagnant la transformation d'un neutron en proton.
  * la radioactivité bêta-plus, son contraire, est la transformation d'un proton en neutron avec émission d'un positron et d'un neutrino. Les neutrinos ou antineutrinos sont des particules pratiquement indécelables.
- la radioactivité gamma γ. L'émission d'un gamma accompagne une désintégration alpha ou bêta ou encore la capture d'un neutron par un noyau. Les rayons « gamma » sont de même nature que les rayons X ou encore que la lumière émise par les atomes, mais l'énergie qu'ils transportent est beaucoup plus élevée : de 100 000 à quelques millions d'électronvolts.

Mesure de la radioactivité

Le becquerel : il correspond à une désintégration par seconde quel que soit le rayonnement émis (alpha, bêta, neutron).

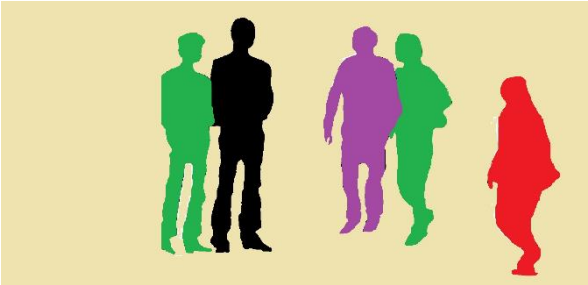
Le gray : En rencontrant la matière ces rayonnements ionisants entrent en collision avec les atomes qui la constituent en déposant tout ou partie de leur énergie. La dose absorbée exprimée en gray est définie par le rapport de l'énergie déposée sur la masse de matière. Un gray correspond à une énergie d'un joule déposée dans un kilo de matière. Unité « Gy »

Le sievert (Sv) est l'unité de mesure des doses équivalente et efficace, qui permet d'évaluer l'impact du rayonnement sur la matière vivante. Ainsi peut-on comparer l'effet d'une même dose délivrée, par des rayonnements de nature différente : à l'organisme entier, des organes ou des tissus qui n'ont pas la même sensibilité aux rayonnements. Anciennement, l'unité de mesure utilisée était le rem (1 rem = 0,01 Sv) avec une dose population de 1 mSv/an et une dose travailleur de 20mSv/an.



En 1926, le généticien Hermann Joseph Müller mit en évidence les effets génétiques de la radioactivité et démontra que les radiations ionisantes induisent des altérations du génome.

LA SANTÉ OU COMMENT PRENDRE SOIN DE SON CORPS



Je ne suis pas médecin, ni chercheur, ni professionnel de la santé mais un citoyen, qui tente de réfléchir, de s'intéresser à la vie en société et qui se dit : la santé...c'est aussi mon affaire.
Et...face à la crise du Coronavirus je tire un premier constat : ça ne se passe pas très bien, ça se passe même assez mal.

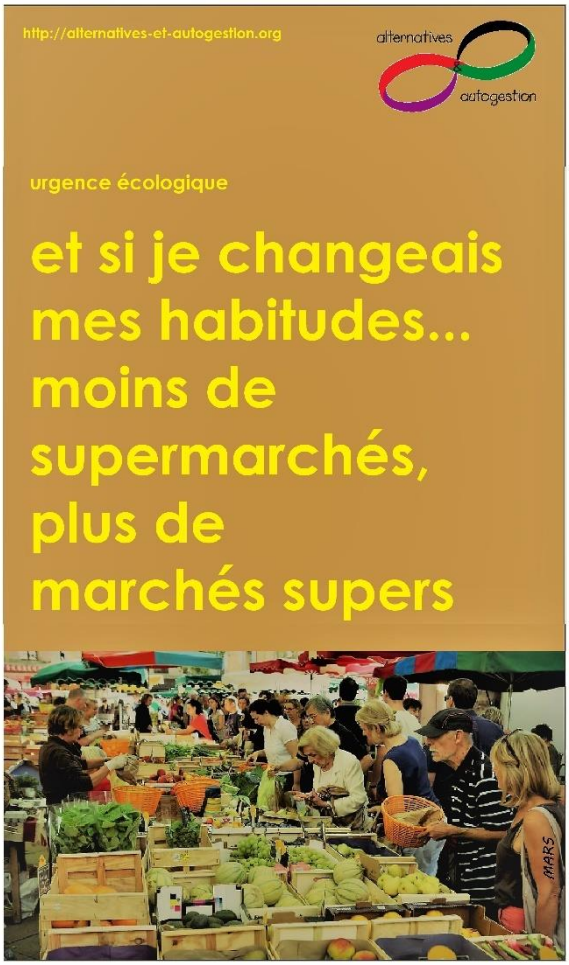
M. Macron sur un ton très convaincu « Nous sommes en guerre !!! » Et...je me souviens qu'en 1940 nos généraux nous disaient la même chose et ils rajoutaient « mais nous allons gagner par ce que nous avons la meilleur armée du monde !!nous sommes les meilleurs » Et...c'était la débâcle.

En pleine crise du covid, la même affirmation, et...un constat affligeant : nous en étions au 48ème jour de confinement et nous n'avions toujours pas l'assurance d'avoir des masques pour tout le monde, de pouvoir être testés dans de bonnes conditions ; nous manquions de personnels de santé, de lits, en un mot de moyens ; et les annonces faites étaient toujours aussi imprécises, aussi contradictoires.
Alors force est de constater que la santé n'est pas prise en compte comme une priorité vitale. Alors...n'est-t-il pas urgent de réagir, d'exiger de celles et ceux qui gouvernent de changer de cap, de remettre les pendules à l'heure ?

Car la santé c'est avant tout de prendre soin de son corps, de considérer le corps humain comme une merveille, une mécanique avec des sensations, des réactions, des sentiments extraordinaires.
Alors...comme nos voitures auxquelles nous apportons souvent tellement de soin il s'agit de le reconnaître, de le soigner, de prévenir ce qui peut lui arriver.

Par ailleurs, il est grand temps de ne pas sacrifier sa santé aux bénéfices de grands groupes de laboratoires qu'ils soient privés ou publics. Une note de l'Institut pour la protection de la santé naturelle nous apprend que le secret de la longévité passe par des comportements, des valeurs fortes et on apprend qu'il existe des communautés de centenaires qui ont en commun les principes suivants :

Ils ont des valeurs familiales fortes
Ils fument moins
Ils sont semivégétariens
Ils exercent une activité physique régulière
Ils sont intégrés dans la société quel que soit leur âge



Ils mangent des légumes tous les jours
Ils consomment un peu d'alcool, tous les jours, plutôt du vin
Ils donnent un sens à leur vie
Ils ont une spiritualité.

La question pour nous est de savoir comment nous inspirer de ce mode de vie.
A mon humble avis, c'est du domaine du possible à condition d'y croire, de le vouloir et...en plus c'est à la portée de tout le monde.
Fort de ces principes et pour réagir au contexte actuel, il me semble qu'il faut être en capacité de faire de la prévention au lieu de subir les effets (et les pilules fabriquées par les laboratoires qui remplissent leur compte en banque).

-Il faut interroger son corps, être attentif aux appels qu'il nous lance.
- Il faut (eh oui) utiliser des produits naturels et non pas des produits chimiques.
-Il faut parfois laisser reposer son corps pour éliminer les impuretés et apprendre à jeûner.
- Il faut vivre et non survivre.
J'ai lu dernièrement que la guerre contre le virus sera toujours perdue, mais que l'équilibre entre nos vies et les microbes et virus peut être gagné si nous renforçons notre système immunitaire par un mode de vie moins mortifère.
-Il faut se faire confiance.

Voilà quelques idées que je tenais à transmettre, qui peuvent évidemment être remises en cause par des scientifiques ; mais ce sont les miennes et elles sont guidées par le simple bon sens.

Roger WINTERHALTER

SUR LA POLITIQUE

On a pu dire que « la politique est au centre de tous les changements ». Je trouve cela bizarre.
J'aurais plutôt dit « la vie » plutôt que la « politique ». Par ailleurs, depuis que nous avons intégré la question écologique dans notre action, il va de soi que nous devons être attentif au devenir de toutes les formes de vie et à leur codépendance. Penser la vie et pas seulement celle de la société humaine. Penser le devenir des abeilles par exemple, dont dépendent, à cause de la pollinisation, les aliments que nous pourrons manger demain.
Qu'est-ce que la politique au fait ?
On pourrait répondre : c'est le jeu des partis politiques, l'espace et les pratiques que ce jeu délimite, dont les élections, etc. Mais, mis à part les membres de ces partis, peu de gens en font une question centrale.
On pourrait répondre aussi : ce sont les places de pouvoir au sein des institutions étatiques, depuis le sommet de l'Etat, jusqu'aux institutions de base. Mais peu de personnes sont directement concernées par l'occupation de ces places. Les mécanismes de « représentation politique » et de « délégation » ne sont pas un choix : ils constituent l'effet nécessaire de cette conception de la politique, lorsqu'on tente (en vain de plus en plus) d'en faire une activité concernant tous les citoyens.
Et ils délimitent bien ceux qui sont « actifs » et la grande masse de ceux qui restent « passifs » dans l'action dite politique.
Je propose alors une autre réponse : la politique concerne les différentes options, les différents « possibles » que nous pouvons penser et proposer quant au devenir de notre vie collective.
La politique renvoie donc toujours à un choix quant au vivre commun. Agir politiquement, c'est afficher et argumenter ce choix.
Or, tout un chacun a son idée à ce sujet. Il se sent directement concerné.
Mais quel « militant » dit « politique » lui posera la question ?

Philippe Zarifian *(novembre 2015)*

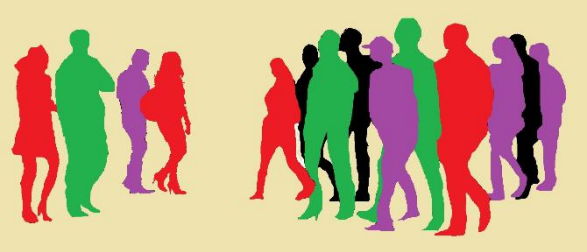
QU'EST-CE QU'UN ADHERENT

Pour comprendre ce que peut être un adhérent, il est bon de rompre avec l'image du « militant », image qui, comme le nom l'indique, est militaire. Nous n'avons pas à remplir notre sac d'obligations et de règles. Il suffit de quelques valeurs simples, que nous accueillons avec un certain bonheur, car non seulement nous y croyons, mais elles sont vectrices d'émotions joyeuses (comme dirait Spinoza). Entre nous, nous sommes amis. Il existe déjà nombre d'ennemis dans la société globale, suscités par le système capitaliste contre lesquels nous avons à nous dresser. Mais entre nous, la valeur de base, c'est l'amitié. Dans l'amitié, il y a à la fois émotion et échange, mais aussi rationalité : le « pourquoi nous sommes amis ». On prête « main forte », on aide, on soutient, parfois on console. Ce ne sont pas des obligations, mais l'existence vivante. Que peut-on attendre d'un ami ? Que peut-on lui demander ? Sachant que nous sommes ensemble engagés (c'est le seul engagement qui compte) dans la même lutte de classes.

Philippe Zarifian

REVENDIQUER LA SECURITE SOCIALE PROFESSIONNELLE

Texte de Jean Louis LE BOUHRIS (novembre 2010), publié le 5 juin 2011 dans Alter'actu, Notre Projet. (Remanié et actualisé en 2023).



En explicitant quel type de mesure a notre préférence, nous espérons stimuler le débat et la réflexion sur ce sujet en chantier.

La gauche sociale libérale et la droite partagent cette même croyance, héritée du libéralisme économique, suivant laquelle chacun obéit à ses intérêts.
S'agissant des chômeurs, il est fréquent d'entendre que "s'ils ne sont pas incités ou menacés, ils se vautrent dans l'oisiveté".
Les attaques les plus virulentes lors de la création du RSA en 2007 proviennent d'intellectuels. Thibaut Gadjos, chargé de recherche au CNRS, dénonce ainsi l'opposition entre les pauvres qu'entraîne le RSA : Il laisse entendre qu'il, y a deux sortes de pauvres :
– d'un côté les laborieux, qui méritent d'être aidés
– de l'autre ceux qui restent éloignés de l'emploi et qui doivent être abandonnés à leur sort…
Il n'y a rien de solidaire dans le RSA. Il n'est pas plus un progrès puisque, de l'aveu même de son concepteur, la première année un RMIste avec un boulot à plein temps y perdra, les « intéressements » précédents étant plus avantageux.
Cet aveu met à jour toute la logique du RSA. Au lieu d'être « un pied à l'étrier », c'est une trappe : « travailler peu pour gagner peu ».
Cette incitation au travail, qu'a voulu être le RSA, vise en fait à occuper les chômeurs dans la droite ligne de la politique de traitement du chômage.

Ce travail de déconstruction n'a pas vraiment été fait à gauche et certains ont préféré, à l'époque, évoquer les risques d'abus et les effets pervers. Nous sommes dans une impasse si nous ne développons pas une autre logique.
Comment dénoncer et, dans le même temps, revendiquer son extension aux 18-25 ans ?
Comment être audible face à l'impératif de l'urgence : « vous maintenez ces gens dans une misère insupportable » ?
Il faut opposer une tout autre logique face au travail et face et à la précarité qui peut s'énoncer ainsi : découpler la rémunération de la production.

La porte d'entrée concrète pourrait être la Sécurité Sociale Professionnelle.
Quelles que soient les différentes conceptions de celle-ci, et en effet quasiment tous les syndicats et les partis de gauche évoquent ce terme sans en préciser le contenu, elles interrogent l'emploi au lieu d'adapter les chômeurs à l'activité. Jean Gadrey, économiste, dans une tribune libre à L'Humanité (6 septembre 2008), met à nu la

réalité des créations d'emplois : « les chômeurs ont avant tout besoin que l'économie créée des emplois décents ce qui n'est pas le cas ».

Néanmoins parmi les conceptions disparates, parfois pas très explicites, nous en soutenons une, élaborée par des intellectuels et des inspecteurs du travail, qui se veut un contrefort aux licenciements collectifs. Considérant que le salarié n'a pas à subir les aléas du capitalisme, la Sécurité Sociale Professionnelle, dans cette version, vise à maintenir le contrat de travail, la rémunération et les droits sociaux qui y sont associés lors de la période de chômage.
Ce moment serait à la charge du patronat et non de la société, ce qui est possible puisqu'il existe déjà l'AGS (Association pour la gestion du régime de Garantie des créances des Salariés : permet de garantir le paiement des sommes dues aux salariés (salaires, préavis, indemnités de rupture, etc.), interne au patronat, qui aide à la réinsertion des chômeurs.
– Puisque le chômeur est payé sans être au boulot, cette mesure sépare bien « production » et « rémunération. »
– Puisque c'est le patronat qui prend en charge et non la société nous « changeons de paradigme » comme le soulignait une note Copernic de L.M Barnier. Nous abandonnons la logique de solidarité au profit de celle de responsabilité. Au nom de tous les avantages de la société, dont profitent les entreprises comme les individus, (infrastructures, aides etc…), celles-ci doivent désormais rendre compte de leur politique.
Cela change les perspectives du contrôle social qui pèse sur les seuls privés d'emplois. Par exemple une technique antifraude testée au même moment dans les CAF (Caisse d'Allocations Familiales) assimile les tentatives de fraude à de la subversion !
Le contrôle social, si nous nous emparions de cette revendication, s'exercerait aussi sur le patronat allégeant d'autant les pressions sur les chômeurs, « assistés et paresseux ».

Pour ces raisons la Sécurité Sociale Professionnelle est une petite révolution. Certains y voient un moyen « d'interdire les licenciements », d'autres simplement une remise en cause de la subordination du travailleur à son patron, base du salariat. Pour autant cette révolution est à élargir, sauf à rester dans un terrible paradoxe. Conçue comme une réponse aux licenciements, et particulièrement aux licenciements boursiers, la Sécurité Sociale Professionnelle maintient un lien originel entre production et rémunération. Il faut avoir produit, avoir été salarié donc être rentré dans la conception traditionnelle du travail et de son prix pour pouvoir y échapper. Les chômeurs de longue durée, les stagiaires, tous ceux qui ne rentrent pas dans le formatage des embauches (pas de capacité, pas d'autonomie, pas de sens de l'adaptation restent, dans cette optique, livrés à la pauvreté, évincés de la création de richesses reconnue par la société.
Pour sortir de cette injustice et de ce terrible paradoxe, il y a nécessité à pousser les feux et à travailler Sécurité Sociale Professionnelle et revenu.

Jean-Louis LE BOUHRIS

Autogestionnaire de longue date, il était de ces militants ouvriers pour qui l'alternative ne pouvait se limiter au social et conjuguait dans son engagement le rouge et le vert. Il est décédé en 2014, mais ses écrits demeurent.

LA COMMUNE EST TOUJOURS VIVANTE !

Communalistes, autogestionnaires, rappelons une période dont nous nous revendiquons et dont nous partageons les valeurs et qui a mis en œuvre ces principes : la Commune de Paris (18 mars 1871 au 28 mai 1871).

En 2021 nous en avons fêté le 150ème anniversaire.

Ce qui en fait l'originalité et lui donne son intérêt particulier c'est qu'à sa tête se trouvent des gens tout à fait inconnus, de simples ouvriers. Vaincue et noyée dans le sang par Thiers et Mac Mahon, la commune n'aura vécu que 72 jours. Mais durant ce court moment va être conduite une expérience humaine exceptionnellement riche de sens et d'une portée toujours actuelle.

ELLE EST TOUJOURS VIVANTE !

C'est dans cet état d'esprit et avec ma sensibilité que je me suis décidé de rédiger cet "essai" de réflexion, illustré par des analyses, des prises de position diverses, allant (me semble-t-il) vers un objectif commun : comment allons-nous changer fondamentalement une société arrivée à bout de souffle. Oh, je n'ai pas la prétention de tout connaître, de tout savoir…c'est tout simplement une réflexion basée sur mes contacts, mes lectures, mon expérience. Rassurez-vous il ne s'agit surtout pas de certitudes, mais de quelques pistes, de quelques idées appelées à évoluer à s'enrichir d'autres réflexions liées à des expérimentations concrètes, des pratiques de terrain du vécu.

DES CONSTATS

Il suffit d'écouter les cris de désespoir qui montent de nos quartiers pour comprendre que le monde va mal, et…de plus en plus mal. J'ai déjà répété cela à maintes reprises mais ne peux m'empêcher de le répéter « les uns vivent dans la précarité et l'exclusion alors que d'autres gèrent le superflu », l'écart entre les plus démunis et les plus riches ne cesse de se creuser. Le fossé est de plus en plus profond, on prend conscience que l'effondrement est de plus en plus proche. Mais celles et ceux qui nous gouvernent semblent être sourds à ce peuple qui s'enfonce dans la pauvreté et le désespoir. Par ailleurs, on constate :

- que le chômage ne cesse d'augmenter,
- que les bénéficiaires du RSA sont des victimes permanentes d'une sorte de harcèlement de l'administration et en particulier de la CAF qui loin de jouer un rôle d'information et de facilitation exerce une fonction de contrôle intransigeant et répressive,

- que l'insertion professionnelle des personnes privées d'emploi et en situation de précarité est un slogan sans constance, une ambition affichée sans moyen,
- que pour y pallier, on ose proposer du bénévolat aux bénéficiaires du RSA, que les radiations Pôle emploi et les sanctions diverses fragilisent les plus démunis.

Et c'est ainsi que les relations avec les allocataires sont gouvernées par la peur et l'angoisse et au mieux les plus pauvres peuvent parfois (mais pas toujours) bénéficier de la charité publique. Quant à l'insertion elle est soumise à la loi du marché (on apprend à vendre sa force de travail) et réduite à la seule employabilité.

Face à ça, notre président ose affirmer publiquement : "on met trop de pognon, on déresponsabilise, on est dans le curatif ". Il parle même du "pognon de dingue" que coûteraient les minimas sociaux.
En y regardant de plus près on se rend compte que cette politique de restrictions budgétaires pour les plus pauvres, de contrôles permanents et humiliants ce n'est pas le fait d'un hasard. Cela relève de la conception d'une volonté politique implacable. Je viens de recevoir un très long texte d'un ami ergonome qui explique que les suicides dans des situations de travail sont loin d'être des cas individuels, mais sont le révélateur d'une société néolibérale mortifère qui a atteint ses limites. Il parle notamment des Chicago Boys qui prônent le marché libre. Il parle également du New Public Management une doctrine, qui certes n'émerge pas au grand jour, mais irrigue les pouvoirs étatiques et économiques des pays anglo-saxons européens.

En fait cette doctrine dénonce l'emprise de l'État sur la vie économique et sociale, au détriment d'une saine régulation par le marché libre. Les citoyens sont considérés comme des clients. Il en découle diverses dérèglementations et une absence volontaire de contrôle des mouvements internationaux des capitaux privés. Concrètement les services publics doivent être gérés comme des entreprises et donc obligation de résultats avant d'être transférée dans le domaine privé. Sont concernés les services publics tels que l'hôpital, la Poste, l'Office National des forêts, France Telecom, EDF, la SNCF, les structures de gestion de l'eau, etc. la liste est longue. Il n'y a donc pas de mystère c'est de cela qu'il s'agit : une volonté implacable de favoriser la performance et la rentabilité au

détriment des besoins essentiels de celles et ceux qui subissent de plein fouet la crise, les plus démunis les laissés-pour-compte. Faut-il rajouter que Macron ne fait que suivre et amplifier cette théorie.
Tout cela nous fait comprendre pourquoi certaines et certains perdent l'espoir et estiment que notre société basée sur l'appât du gain, de la performance, de la rentabilité à court terme est arrivée à bout de souffle et que le monde court à sa perte. Albert Jacquard ne disait-il pas : soit on laisse faire et nous courons à la perte, soit nous sommes capables d'inventer un monde de solidarité et de partage.

IL FAUT UN CHANGEMENT RADICAL

Voilà ce qui doit être ou devenir notre raison de vivre. Dans un rapport présenté par le Secours Catholique il ressort des mots, des phrases avec lesquels le Secours Populaire pour ne citer que lui, et d'ailleurs tous les acteurs de terrain, ne peut être que d'accord. Voilà ce qu'on y trouve :

- le minimum vital ne se négocie pas (c'est un droit).
- Nous dépendons les uns des autres (serrons-nous des coudes au lieu de jouer des coudes).
- La France s'est semble-t-il engagée à en finir avec la grande pauvreté (alors osons bousculer les institutions).

Comment est-il possible de trouver un emploi pour tous ? Et comment allons-nous parvenir au plein emploi alors qu'il manque un emploi pour quatre adultes ? (et je rajoute n'oublions pas que 75% des activités dans la société sont informelles) !

MOBILISONS-NOUS !!! AVANT QU'IL SOIT TROP TARD !!!

Comment et de quelle manière allons-nous relever ce pari ? Comment est-il possible de mobiliser celles et ceux qui nous entourent et notamment les personnes que nous appelons les non- engagés ? Voilà en quelque sorte le but de cette contribution.

Il me semble important de repréciser les valeurs qui nous guident, à savoir : le plein épanouissement de chaque être humain avec le souci permanent de réaliser le Bien commun. Et… et… avec la volonté de partager le pouvoir, le savoir et l'avoir. On peut évidemment rajouter pas mal de mots, de phrases à ces quelques lignes mais j'estime qu'elles résument l'essentiel. C'est donc sur ces bases qu'il s'agit de resituer l'objectif ou les objectifs, c'est-à-dire la mobilisation.

Pour être concret, il s'agit avant toute chose d'être à l'écoute de celles et ceux qui nous entourent pour mieux les comprendre, et leur donner envie de nous écouter à leur tour, et apprendre à rêver, à critiquer, à expérimenter, à construire ensemble une société différente.

Certes, beaucoup de choses ont été dites et redites à ce sujet, néanmoins, force est de constater que ça va toujours aussi mal : les écarts entre les « riches » et les « pauvres » se creusent, la pollution nous étouffe, les épidémies font rage, les tempêtes risquent de nous submerger,…etc. Parfois on essaye d'ignorer tous ces phénomènes mais très vite on est rattrapé par la réalité et… consciemment ou inconsciemment on se rend compte que nous sommes prisonniers en

quelque sorte d'un monde vieillissant, et un monde qui tente de survivre avec les mêmes recettes (productivité-croissance- exploitation des êtres humains et de la nature…) qui nous amènent dans cette situation catastrophique (le mot n'est pas trop fort).

Une des actions à mener c'est d'apprendre à communiquer, à informer et à accepter d'être informé. Communiquer, c'est donner connaissance de…c'est partager, c'est se relier.

Néanmoins, il convient de rajouter que la communication n'est pas la seule solution. Au-delà de l'information, il s'agit de donner envie, d'impulser quelque chose de nouveau, d'innovant. Mais pas en négligeant certaines vieilles recettes, mais en les dépassant, en les mettant parfois au goût du jour. Pour cela, il ne s'agit pas de s'appuyer sur nos certitudes mais d'être ouvert à l'autre en se mettant non pas à son niveau, mais à sa hauteur.

Mais c'est qui donc l'autre ? L'autre c'est le voisin de palier, qui a priori semble être retranché dans son espace et qui… accepte de rendre service, qui discute, qui est respectueux. L'autre c'est des amis qui ne sont pas des militants politiques mais qui sont impliqués dans la vie locale, qui sont naturellement antifascistes mais ne descendent pas dans la rue pour le réclamer.

L'autre c'est le petit agriculteur bio que je viens de rencontrer, qui spontanément agit dans son travail quotidien, qui essaye de survivre mais qui n'a pas le temps pour aller au-delà. L'autre c'est une foule d'inconnus qui se posent des questions, réagissent parfois mais pas toujours et qui se laissent emporter par le flot de la vie. L'autre c'est les engagés qui réfléchissent, signent des pétitions, agissent, se révoltent, luttent. Ils ont parfois du mal à accepter leurs diversités mais ça arrive. Et parmi cette « espèce » engagée, militante, il y a les organisés dans des partis, des organisations et d'autres qui de manière spontanée, informelle réfléchissent et bousculent les habitudes. Il s'agit des gilets jaunes qui ont réussi à surmonter certains obstacles et… c'est encourageant car il s'agit effectivement de nous entraider et de nous persuader que ce sont les minorités qui souvent amènent des grands changements.

En définitive, c'est cette foule connue et inconnue qu'il s'agit de mettre en branle. Comme je viens de le signaler, cela passera par l'information, la communication. A ce sujet, il y a les supports papiers, la réalisation des clips, etc. etc. Il s'agira d'alerter en permanence les réseaux classiques (la presse, la radio, la télévision) et évidement les réseaux sociaux. Il s'agit aussi de chercher et de trouver d'autres pistes : des théâtres forums, l'expression des artistes locaux, la réalisation d'affiches avec des mots d'ordre, les débats autours de films et de vidéos ou tout simplement des tables rondes.

Il me paraît également indispensable de promouvoir les actions d'éducation populaire pour non seulement former et éduquer mais aller vers une prise de conscience et démontrer que l'ensemble des aspects de la vie en société sont à la fois liés et l'affaire de chacun et chacune de nous. La liste n'est pas close ; il appartient à toutes et tous ceux qui sont

intéressés par la démarche d'apporter leurs contributions. L'essentiel étant d'y croire, d'agir aujourd'hui sans plus tarder, d'expérimenter car demain il sera peut-être trop tard.

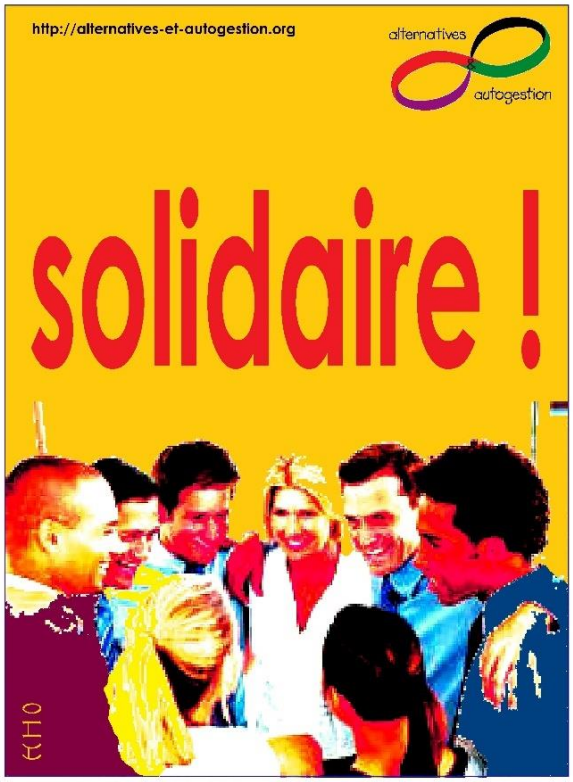
REMISE EN CAUSE DE L'ORDRE ETABLI

Certes, il serait facile de présenter un programme révolutionnaire permettant effectivement de renverser les puissants et de rendre le pouvoir à celles et ceux qui, souvent vendent leur force de travail ; sont considérés comme des sujets malléables et corvéables, qui subissent les méfaits d'un système basé sur l'appât du gain et la soif du pouvoir.

Tout cela est évidement possible en théorie, mais il faut avouer qu'en regardant autour de nous, on en est loin ; pour la bonne raison que le système a réussi à banaliser les effets de la crise : on rouspète, on critique, on cherche des boucs-émissaires, mais en définitive on accepte de subir. Et … rien ne change, ou si peu : c'est la fatalité qui s'impose. Tout cela pour dire qu'à mon humble avis on est loin de croire au grand soir révolutionnaire, à l'issue par exemple d'une grève générale et qui changera la face du monde.

Et pourtant il existe bel et bien des lueurs d'espoir, comme je l'ai signalé précédemment. Il s'agit donc de s'appuyer sur ces lueurs d'espoir pour allumer des contre feux et avancer résolument, passionnément vers une société égalitaire :

- où la solidarité remplace l'égoïsme (qu'il soit individuel ou collectif).
- où la notion de partage remplace la phobie de l'accumulation.
- où la passion de vie étouffe l'acceptation de la survie.



C'est ce qu'on appelle la RÉVOLUTION LENTE.
ALORS ARRÊTONS D'EN PARLER ET FAISONS-LA.

Roger Winterhalter Citoyen du monde.
Le 13/07/2021.

Repris d'un article publié dans **Les News : Le Colibri** solidaire et distributif n°30, numéro spécial sur la Commune (2021)

L'UTOPIE ENCORE ET TOUJOURS

Si tu veux tracer ton sillon droit, attache ta charrue à une étoile (Guy de Larigaudie).

Partir de la Commune de Paris pour élaborer les contours d'un avenir désirable est une utopie raisonnable. Il ne s'agit pas de faire œuvre d'historien ou d'exégète, mais plutôt retrouver ce qui a fait la force des communards, leurs aspirations, leur envies, leurs désirs. Il ne s'agit pas de relater ce qu'il s'est passé, c'est passé. Ni d'analyser les doutes et les erreurs, la vie a tranché. Ni encore d'en tirer, aujourd'hui, des conclusions hors temps sur la stricte idéologie à suivre pour en assurer la réédition. La Commune a existé en réaction à une situation imposée, la guerre et l'acceptation des conditions d'occupation par les autorités de la défaite. S'est alors posé la question : que voulons-nous, dans quel monde voulons-nous vivre, que sommes-nous prêts à faire pour y parvenir.

Face à l'hostilité de l'ennemi et du gouvernement en place, il a fallu gérer le quotidien de guerre et de pénurie en n'oubliant pas les véritables aspirations du peuple : la liberté, la nécessaire égalité et solidarité entre les hommes, entre les hommes et les femmes, entre les hommes et les femmes de toutes classes, de tous pays, de toutes couleurs. Mais aussi la volonté de peser sur les décisions qui le concernent par la pratique autogestionnaire, la possibilité de façonner son avenir, recevoir selon ses besoins et contribuer selon ses moyens. Mais encore, reconnaître les mérites de chacun et accepter les différences en en faisant une force au profit de la collectivité. Les circonstances étant ce qu'elles étaient, ils n'ont pu qu'ébaucher cette République sociale et égalitaire et l'Histoire qui s'est déroulée n'a pas été celle qu'ils ambitionnaient. C'est cette ambition que nous devons relever et accrocher à l'étoile.

C'est cela que nous devons retrouver et qui est la force principale de la Commune : que voulons-nous, dans quel monde voulons-nous vivre, que sommes-nous prêts à faire pour y parvenir.

Il faut retrouver cet alliage fait d'artisans, d'ouvriers, de paysans mais aussi de quelques bourgeois, de femmes et d'hommes, révolutionnaires, socialistes mais aussi d'autres qui n'avaient comme doctrine que le poids de leur misère. Il y avait les francs-maçons mais aussi les catholiques, les vieux parisiens et les étrangers, les soldats et les artistes. Tous armés de la conviction de la possibilité d'un monde meilleur.

Depuis, un siècle de fureur a suivi et nous devons repenser cette utopie avec les moyens d'aujourd'hui. Il faut continuer à penser universel et mettre à bas tout ce qui sépare les populations, les groupes, les humains dans leurs intentions multiples et diverses. La mondialisation a remplacé la colonisation en en continuant l'oppression des peuples, les moyens techniques et de communication ont évolués parfois jusqu'à l'excès mais nous sommes séparés de nos semblables comme jamais.

Les problèmes de survie ont changé de nature et de dimension. La guerre menace toujours, plus terrible encore avec des moyens démesurés. S'y sont ajoutés une crise écologique et un dérèglement climatique dont les effets, déjà visibles, vont s'amplifier et représenter une réelle menace pour la vie.

Partir de l'esprit de la Commune et penser aujourd'hui. Reprendre les aspirations des communards et les adapter, les développer avec nos conditions de vie du 21e siècle. Ne pas répéter. Poursuivre leur œuvre. Le monde a changé. Pas comme ils le voulaient, pas comme nous le voulons. Il doit changer encore. C'est à nous de le faire.

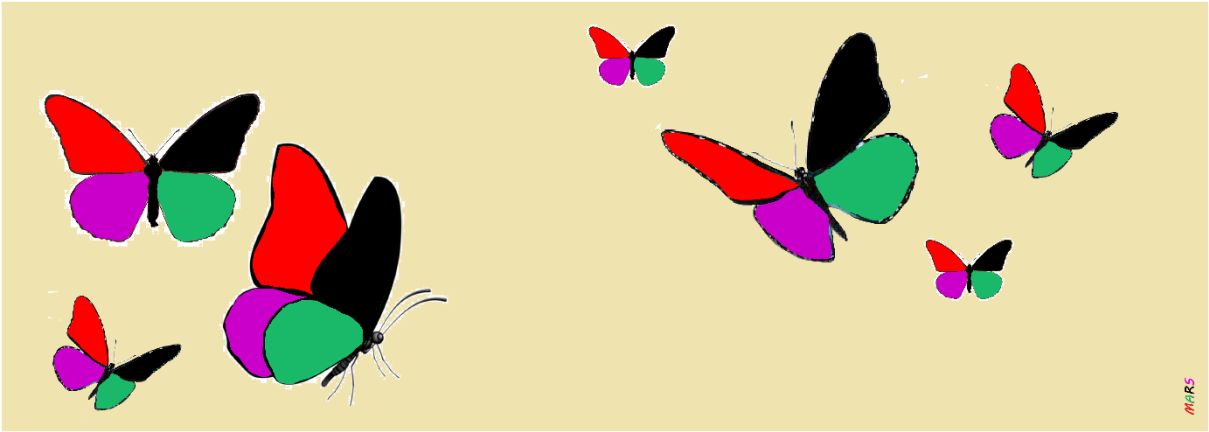
Clovis Parigot

SOYONS DES CELLULES IMAGINATIVES

Les biologistes ont découvert qu'à l'intérieur des cellules du tissu de la chenille, il y a des cellules appelées cellules imaginatives. Elles résonnent sur une fréquence différente. De plus, elles sont si différentes des autres cellules que le système immunitaire de la chenille les prend pour des ennemis et tente de les détruire. Mais de nouvelles cellules imaginatives continuent d'apparaître, et de plus en plus... Soudain, le système immunitaire de la chenille ne peut plus les détruire assez vite et elles deviennent plus fortes en se connectant les unes aux autres pour former une masse critique qui reconnaît leur mission de réaliser l'incroyable naissance d'un papillon.

En 1969 Margaret Mead (anthropologue américaine, 1901-1978) a déclaré : "Nous ne devons jamais douter qu'un petit groupe de citoyens motivés et déterminés puisse changer le monde. Ce sera certainement ainsi que, malgré tout, nous nous sommes trouvés. Je crois fermement, comme beaucoup d'autres, qu'il y a une effervescence évolutive dans le tissu de la société actuelle. Malgré la clameur de la peur, de la cupidité, de la surconsommation et de la violence qui s'exprime à travers le tissu social, il existe une union d'hommes et de femmes que nous pouvons appeler des cellules imaginatives, qui révèlent un monde différent, une transformation, une métamorphose.
Le poète uruguayen Mario Benedetti a écrit : "Que se passerait-il si un jour, au réveil, nous réalisions que nous sommes la majorité ? Je prétends que les cellules imaginatives domineraient et feraient sortir le papillon d'un monde de vers. C'est le temps de l'éveil. Des groupes de cellules imaginatives se rassemblent partout ; elles commencent à se reconnaître ; elles développent les outils d'organisation pour augmenter le niveau de conscience, afin que la prochaine étape de notre société humaine se manifeste, pour créer une nouvelle société qui cessera d'être une chenille et deviendra un papillon. Une nouvelle dimension de la Vie, une société plus compatissante et plus juste, une humanité enracinée dans le bonheur et la compréhension mutuelle...
Soyez des cellules enthousiastes ! Connectez-vous avec les autres, rassemblez-vous, rassemblez-vous... et unissons-nous tous pour construire une Humanité Nouvelle !»

Deepak Chopra
(penseur, médecin, conférencier et écrivain
à succès indo-américain, né le 22 octobre 1946 à New Delhi).



EST-CE AINSI QUE LES HOMMES VIVENT

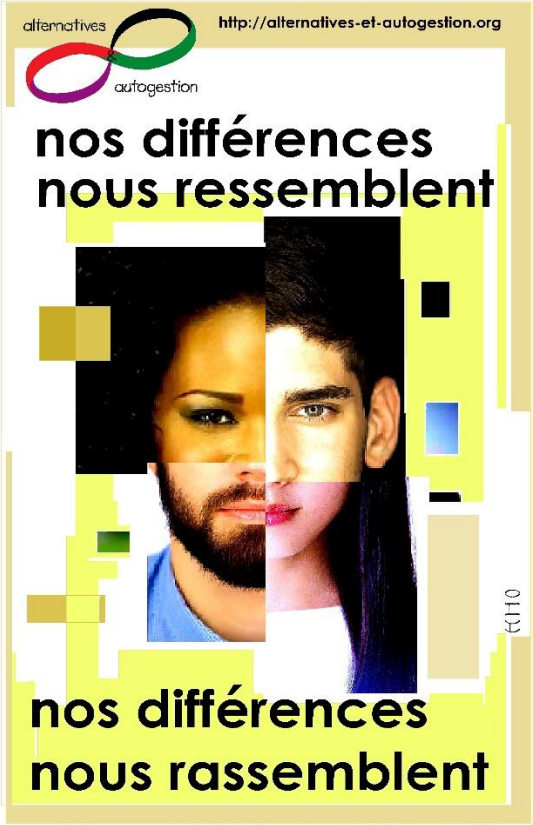
(poème de Louis Aragon)

La pauvreté, l'exclusion, le saccage de la planète, l'absence d'intérêt aux affaires de la société, le désabusement se sont installés durablement; alors qu'une minorité de "puissants" continuent à s'enrichir, gèrent le superflu, et que le racisme, la xénophobie se banalisent jusqu'à l'indécence.
Et pourtant, il y a des personnes qui osent résister, descendent dans la rue, se mettent en grève, crient à haute voix leur indignation.

D'autres s'entraident mutuellement, imaginent des activités, des expérimentations à contre-courant, démontrent qu'une autre manière de produire, de travailler, de vivre est possible et découvrent le plaisir de faire ensemble, de mettre en commun.
Néanmoins il s'agit de se rendre à l'évidence : toutes ces initiatives ne suffiront pas à changer le système, à renverser la vapeur.
Dans un peu moins de 4 ans il y aura à nouveau les élections présidentielles et quoiqu'on dise, nous serons happés par cette tourmente infernale.
Certes Macron ne sera plus sur la scène ; la droite nous sortira quelques prétendants du chapeau, quant à la gauche cèdera-t-elle à la fâcheuse tradition de la division ? Le danger se situe plus que jamais à l'extrême-droite, qui en se laissant porter par la vague qui partout grossit espère tirer les marrons du feu. Les discours ne suffiront pas, pour empêcher la ruine de nos espoirs en épuisant notre énergie à défendre les quelques miettes de liberté qui nous resteront !!!

Alors...que faire ????
Continuer à pérorer dans des envolées que tout le monde oublie aussitôt ?
Ou alors insister dans notre démarche en continuant à descendre dans la rue, à crier notre révolte, à expérimenter en démontrant qu'il existe d'autres manières de s'alimenter, de se loger, de se vêtir, de rêver, de prendre soin de soi-même, de la nature et des autres qui nous sont étrangers ?
Ne faut-il pas enfin et vraiment s'appuyer sur ces acquis et les réflexions qui en découlent pour imaginer une autre forme de démocratie active, citoyenne ou l'être humain cesse de remplir une fonction de sujet et devient un acteur ?

Renforcé par ces convictions nous irons plus loin et décrèteront la tenue des états généraux de Salut Public, nous organiserons à partir du quartier jusqu'au sommet des états généraux de la Citoyenneté Active ; nous rassemblerons les organisés (partis de gauche et structures citoyennes) et les non organisés.



Nous ferons l'effort de nous écouter, pour mieux nous comprendre, accepter nos diversités et nous enrichir de nos richesses réciproques.
Portés par un véritable élan populaire nous irons jusqu'à rédiger des cahiers de doléances et de propositions et oserons imaginer une nouvelle Constitution.
Et automatiquement, logiquement nous lancerons un appel aux candidat-e-s à la candidature des présidentielles, organiserons des élections primaires et choisirons une personne (une seule) qui sera entourée d'une équipe d'utopistes réalistes et qui porteront nos espoirs.

Nous revendiquons l'héritage de la Commune de Paris et du Conseil National de la Résistance et nous oserons nous dire en nous regardant les yeux dans les yeux :
" Nous resterons à jamais des femmes et des hommes debout, fidèles à leurs convictions, car toujours nous lutterons pour le Partage du Pouvoir, de l'Avoir et du Savoir et le respect des autres "

Roger Winterhalter
Militant parmi les militants de l'émancipation humaine.
Maire Honoraire de Lutterbach
Ancien Conseiller Régional,
représentant de la Maison de la Citoyenneté Mondiale de Mulhouse

Autres publications d'Alternatives et Autogestion

Site d'Alternatives et Autogestion : https://alternatives-et-autogestion.org
Vous y trouverez informations et prises de positions ainsi que les autres publications comme les Cahiers de Propositions ou le dossier sur le chômage et la précarité.

Le Cahier de Propositions n°1 :
https://alternatives-et-autogestion.org/wp-content/uploads/2020/10/Cahier-de-propositions-MEP.pdf

Le Cahier de Propositions n° 2 :
https://alternatives-et-autogestion.org/wp-content/uploads/2021/09/Cahier-propositions-2.pdf

Le Cahier de Propositions n° 3 : Directe, active, vivante : Vive la démocratie !
https://alternatives-et-autogestion.org/wp-content/uploads/2022/02/Cahier-de-propositions-n.3.pdf

Le Cahier de Propositions n° 4 : Résistance, entraide…plaisir.
https://alternatives-et-autogestion.org/wp-content/uploads/2022/07/cahier-de-propositions-n.4.pdf

Le Cahier de Propositions n° 5 : Textes et images, dessins et écrits.
https://alternatives-et-autogestion.org/wp-content/uploads/2022/07/Cahier-de-proposition-n%C2%B0-5_compressed.pdf

Le Cahier de Propositions n° 6 : GIEC alors !
https://alternatives-et-autogestion.org/cahier-de-propositions/cahier-6-giec-alors/

Le Cahier de Propositions n°7 : Commentaires et illustrations, affichettes et phrases.
http://alternatives-et-autogestion.org/wp-content/uploads/2023/04/cahier%20de%20propositions-7.pdf

Et aussi que le dossier « Chômage et précarité » à partir de textes de Benoît Borrits :
https://alternatives-et-autogestion.org/wp-content/uploads/2021/04/Dossier-cho%CC%82mage-pre%CC%81carite%CC%81.pdf

Facebook :
https://www.facebook.com/groups/901143949969961

Impression sur papier recyclé par ESAT - Chantecler
8 rue Henri Le Chatelier 81100 CASTRES